



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

P. o. gall.

363

hd. x

P. O. gall.

Chanson

63 $\frac{hd\pi}{=}$



ROLAND

POÈME HÉROÏQUE DE THÉROULDE

TROUVÈRE DU XI^e SIÈCLE

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS

PAR

P. JÔNAIN

SUR LE TEXTE ET LA VERSION EN PROSE

de

F. GÉNIN

Aoi!

PARIS

CHAMEROT, ÉDITEUR

13, Rue du Jardinet.

JULES TARDIEU, ÉDITEUR

13, Rue de Tournon.

M DCCC LXI

~~T. C. 9000~~
~~212976~~

Thérèse

ROLAND

ROLAND

POÈME HÉROÏQUE DE THÉROULDE

TROUVÈRE DU XI^e SIÈCLE

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS

PAR

P. JÔNAIN

SUR LE TEXTE ET LA VERSION EN PROSE

de

F. GÉNIN

Aoi!

PARIS

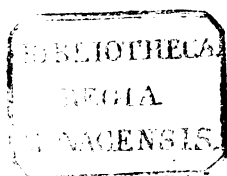
CHAMEROT, ÉDITEUR

13, Rue du Jardinot.

JULES TARDIEU, ÉDITEUR

13, Rue de Tournon.

M DCCC LXI



Étretat, 13 août 1860.

MON CHER MONSIEUR ,

Je vous ai lu avec le plus grand plaisir : c'est un prodige de grâce et de facilité.

Je lis dans l'*Opinion nationale* du 12, que vous avez un concurrent, M. Assolant, qui vient de donner la *Mort de Roland*.

Quoique fort indisposé en ce moment, je n'ai pas voulu différer pour vous avertir de cette concurrence.

Je vous serre la main amicalement.

J. MICHELET.

Maillane, 14 août 1860.

MON CHER MONSIEUR ,

Votre premier chant du poème héroïque de Roland m'a ravi. C'est très-fort et très-facile. Vous avez surmonté avec une grâce adorable des difficultés inouïes. Si vous menez à bien tout le poème, et si vous traitez le reste avec

la même élégance , la même concision et la même clarté, vous aurez fait présent à la France de son poème épique , et un plein succès vous attend.

Merci , Monsieur , de votre sympathie et de votre poétique et gracieux envoi.

J'oubliais de vous dire que la chanson de Roland se chante encore , mais en provençal , dans les Basses et Hautes-Alpes.

F. MISTRAL.

Paris, 9 décembre 1860.

MONSIEUR ,

J'ai reçu , il y a quelques heures seulement , votre premier chant du poème de Théroulde , et je me suis empressé de me donner en le lisant un plaisir dont j'étais sûr d'avance. Vous avez rajeuni en vers très-heureux la prose de Génin , un peu trop archaïque pour être lue couramment par celui qui n'en a pas fait une étude. D'ailleurs , comme vous le dites fort bien , la mesure et la rime , pourvu qu'on n'y sente pas la contrainte plus que dans votre travail , conservent au poète que l'on traduit sa physionomie réelle mieux que ne saurait le faire la prose la plus habilement cadencée.

Vous rendrez un véritable service, Monsieur,

si vous popularisez un chef-d'œuvre de notre vieille littérature nationale à peine connu des érudits et depuis bien peu d'années.

Veillez, Monsieur, agréer mes remerciements et l'assurance de toute ma considération.

CARNOT.

SOCIÉTÉ PHILOMATHIQUE

— RAPPORT —

MESSIEURS,

Votre Comité a bien voulu me confier l'honneur de vous rendre compte d'un ouvrage que vient de vous adresser un de vos plus féconds et de vos plus savants Correspondants, M. Jônain ; car il y a un an à peine votre Assemblée générale daignait écouter un Rapport que je lui présentais sur un autre ouvrage de M. Jônain, et je sais que plusieurs de nos honorables collègues sont saisis de mémoires du même auteur sur des objets à la fois les plus sérieux et les plus intéressants.

M. Jônain a voulu traduire en vers la *Chanson de Roland*, à l'imitation de Génin, qui avait employé la langue du seizième siècle et une prose cadencée. Mais, dit-il, « Je tiens que les » poésies doivent être traduites en vers, et

» même plusieurs fois , successivement , à mesure que les langues vivantes se transforment et se modifient.

» On ne parle pas la poésie , on la chante. »

L'auteur a divisé le Poème en quatre chants ou parties, *l'Embûche, la Bataille, la Mort et les Funérailles.*

L'action marche avec rapidité , et l'habile traducteur a su éviter les longueurs , les redites si fréquentes dans nos vieux poèmes. Tout en conservant une tournure archaïque à son style , M. Jônain lui a donné la plus grande clarté et toute la noblesse que comporte le sujet.

Je vous propose donc en terminant , Messieurs , de vouloir bien voter :

Des remerciements à M. Jônain ;

Et l'insertion du présent Rapport dans votre Bulletin ; si toutefois vous jugez , dans votre excessive bienveillance , que je ne suis pas resté trop au-dessous de la tâche que vous m'aviez fait l'honneur de me confier.

ADOLPHE DE BRIOLLE.

Bordeaux , 14 novembre 1860.

(Décision conforme.)

APERÇU

Roland, le preux, le paladin, le comte par excellence, *la fleur de la chevalerie*, Roland le fabuleux, en somme, doit beaucoup au poète Théroulde et au critique Génin, séparés l'un de l'autre par huit siècles de distance.

Théroulde en a fait le héros d'un poème du genre épique, en langue d'*oui*, du onzième siècle; Génin, dans le dix-neuvième, a traduit en prose du seizième et doctement commenté ce poème, après en avoir rétabli le texte sur le manuscrit original et unique d'Oxford. Jusqu'alors, nous ne connaissions ce texte que par des rajournissements beaucoup plus vieillis que lui-même, et par d'informes copies, trop légèrement interprétées.

Génin proclame le *Roland* un poème épique, sans restriction aucune, et déclare le préférer à l'*Énéide*, au *Paradis perdu*, à la *Henriade*; exagération de commentateur que je lui passe à peine à l'endroit de ce dernier essai d'épopée. Il n'y a de chants épiques pour Génin que les inspirations de ce genre qui sont primitives, naïves, encore informes, telles, par exemple, que l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Sa raison principale est qu'aussitôt le goût arrivé, il n'y a plus de foi, et, sans la foi, plus de merveilleux digne de ce nom, de miracle propice au génie. Je me persuade que, si cela convenait à sa cause, Génin dirait ici lui-même : tant pis pour le merveilleux !

En effet, il y a foi et foi ; il y a merveille sans miracle. On peut être bon païen ou bon chrétien, sans croire aux poulets sacrés, à la sainte ampoule, à l'eau de la Salette. La foi de Virgile, de Milton, de Voltaire même n'en était que plus ferme pour être moins diffuse. C'est la pyramide comparée au mirage ; si le mirage, si les vieilles forêts sont favorables aux jeux des fantômes, la pyramide, la montagne, la clarté radieuse sont-elles donc sans poésie, sans reflets et sans effets d'ombres ? le Beau n'est-il plus la Splendeur du Vrai ?

Pour moi, malgré l'autorité, diversement intéressée, de MM. D. Nisard et Fr. Génin, et tout en admirant beaucoup Homère, Dante, Shakespeare, Théroulde, je confesse leur préférer les poètes qui ont plus de goût avec autant de génie, une forme plus pure avec non moins de grandeur, et qui parlent une langue riche de toutes ses notes enfin bien harmonisées : Virgile, Arioste, Milton, Camoëns, Voltaire lui-même, s'il avait mieux choisi son héros.

Très-heureux fut le choix de Roland, censé le neveu de Charlemagne, l'ami d'Olivier, le fiancé de la belle Aude. Il personnifie la brave, chrétienne et douce France contre ce que le moyen-âge appelait la *gent payenne*, soit Sarrasins d'Arabie, soit Cantabres et Gascons de Roncevaux, car « *Asez i ad de cele gent paienur*, » (prononcez : assez y a de cel'gent payennor), de qui Roland, même après son héroïque trépas, cause la défaite et la ruine.

Aussi quel retentissement par toute l'Europe et au-delà, durant tout le moyen-âge et jusqu'à nos jours, n'ont pas eu ce nom, cette louange, cette mémoire ! « Quelle île si perdue, quel coin de terre

si reculé que l'histoire de Roncevaux n'y eût pénétré ? Roland rappelle en mourant qu'il a conquis à Charlemagne « Escosse, Galle, Islande ; » il dit vrai, car Olaüs Magnus témoigne que les bardes islandais mentionnent souvent dans leurs poésies le cor de Roland, dont le son portait à vingt milles.

» Les Turcs, chose étrange ! les Turcs, que Roland avait combattus, réclamaient Roland pour leur compatriote. Écoutez plutôt Pierre Belon : « La » grand'espée de Roland pend encore pour l'heure » présente, à la porte du chasteau de Bource (l'ancienne Pruse en Bithynie), [la retraite d'Annibal » et d'Abd-el-Kader]. Les Turcs la gardent chère » comme quelque reliquaire, car ils pensent que » Roland estoit Turc. »

» La même épée se conservait pareillement à Saint-Denis, à Blaye, au château de Roc-Amadour et ailleurs. Il paraît en avoir été de l'épée de Roland un peu comme du chef de saint Jean-Baptiste et de l'urne de Cana.

» Enfin la patrie de Médée, le pays de la Toison-d'Or, l'antique Colchide connaissait Roland : Busbecq, dans ses lettres, en parle ainsi : « Ils tendent des » cordes sur une planche ou bien le long d'une perche et frappent dessus en mesure. C'est au son de » cet accompagnement qu'ils chantent leurs maîtresses et leurs grands hommes, parmi lesquels » le nom de Roland revient souvent. Comment ce » nom leur est arrivé, je l'ignore, à moins qu'il » n'ait passé la mer avec les Croisés de Godefroi de Bouillon. » Probablement la Colchide fournirait aujourd'hui moins de renseignements sur Jason et Médée que sur Roland et la belle Aude. Le chef des

Argonautes, a cédé la place au neveu de Charlemagne. » (FR. GÉNIN, *Introduction*, chap. VII.)

En plein seizième siècle, le roi François I^{er}, qui se piquait bien ou mal de chevalerie, est venu à Saint-Romain-de-Blaye visiter le tombeau de Roland, et s'est abstenu de sourire à l'aspect des ossements prétendus gigantesques, lesquels échappent presque à la vue.

Roland, comme *Adam*, signifie *rouge-terre*.

Le poème qui célèbre ce nom est, avec la traduction du livre des *Rois*, le serment de Charles le Chauve et un fragment d'homélie sur Jonas, découvert par hasard à Valenciennes, un des trois ou quatre plus anciens monuments de la langue française.

L'auteur, Théroulde (*thur old*, porte ancienne, vieille porte), est, selon Génin, le précepteur de Guillaume le Conquérant ou, tout au moins, le fils de ce précepteur, Théroulde, abbé de Peterborough, en Angleterre, mort en 1098. La *Chanson*, c'est-à-dire le chant de *geste* ou de chronique sur Roland, est donc du onzième siècle, au plus tard.

Ce poème contient trois mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept vers de dix syllabes, très-bien cadencés à la quatrième, très-corrects et mélodieux, quand on sait les lire. Il s'y glisse, comme par distraction, quelques hexamètres, en fort petit nombre. L'unique division de l'œuvre a lieu par couplets de six à trente-cinq vers, sur une ou deux assonances, tantôt masculines, tantôt féminines, très-irrégulièrement mélangées. Les masculines sont en majorité.

Il a paru convenable à Génin de distribuer le

poème en cinq chants ; hé bien ! voici , par couplets , la subdivision de chacun d'eux :

I, 51 couplets, dont assonances masculines	34	
	féminines	17
II, 59	masculines	40
	féminines	19
III, 65	masculines	41
	féminines	24
IV, 59	masculines	36
	féminines	23
V, 52	masculines	28
	féminines	24
Total, 286 couplets.	assonances	179 107

Les couplets se terminent fréquemment par une parole, un cri de l'assemblée, soit délibérante, soit combattante, pour approuver, pour encourager ce que disent ou ce que font les chefs. Le pouvoir recherchait dès lors la sanction du suffrage universel. Charlemagne, ou le poète, cela revient au même, en exprime plusieurs fois l'idée, qui est, au reste, celle du chœur antique dans les drames grecs.

Une autre sorte d'encouragement que le Trouvère, en chantant, ou du moins en récitant, se donne à lui-même, c'est l'exclamation fréquente *aoi*, anglais *away*, en voie, en route, en avant !

La phrase est loin d'avoir la rondeur à pleines voiles de la versification grecque ou latine ; mais elle est vive d'élan et d'effet. C'est déjà le jet droit et rapide de la langue française.

En vertu du même génie, les comparaisons poétiques sont courtes et rares.

Revenons à la description du manuscrit : la pre-

mière lettre de chaque vers est une majuscule séparée. Dans celui de Venise, la dernière, bien que minuscule, est séparée aussi, de manière à faire encadrement; exemple (GÉNIN, page 144) :

Ç o dit Rollans : « Forz est nostre bataill	e !
J o cornerai si l'orrat li reis Karle	s. »
D ist Oliver : « Ne sereit vasselag	e !
Q uant je l'vos dis, cumpainz, vos ne daignaste	s.
S 'i fust li reis, n'i oüsum damag	e.
C il ki la sunt n'en deivent avoir blasm	e ! »
D ist Oliver : « Par ceste meie barb	e,
S e puis vedeir ma gente sorur Ald	e,
N e jerreiez jamais entre sa brac	e ! »
	AOI !

Génin a supprimé ces distances, chères au vieux goût. Et voici sa version :

« Non ! dit Roland, la partie est trop forte ! Je » cornerai, seur d'estre ouï de Charlemagne. — Ah ! » dit Olivier, ce ne seroit pas brave ! Tantost, lors- » que je vous le dis, vous ne daignastes m'escouter ! » Que Charlemagne y fust, nous n'eussions ce dom- » mage ! Mais ceux qui sont là-bas n'en porteront » nul blasm ! » Il ajouta : « Par ceste mienne barbe, » si Dieu permet que je revoie ma sœur, la belle » Aude, vous ne serez jamais entre ses bras ! »

Nous nous bornerons à cet échantillon du texte.

Comme signature du dialecte normand, on y trouve plusieurs fois *ce*, *cette*, *ces*, pour *le*, *la*, *les*, l'adjectif démonstratif au lieu de l'article.

Comme justification de la prononciation saintongeaise, les troisièmes personnes du pluriel des verbes, surtout à l'imparfait, bien qu'écrites par *ent*, se disaient *ant* : *diseient* sonnait *disiant*; *fereient*,

feriant ; querreient , querriant. (GÉNIN, page CLXVI.) C'est ainsi que nos paysans de Saintonge parlent encore, c'est-à-dire latin, comme il y a dix-huit siècles.

Le fragment de la traduction de Génin, cité plus haut, montre que ce grand philologue a cru devoir employer de préférence la langue du seizième siècle, et une prose cadencée, souvent par dix syllabes, véritables vers, dont plusieurs, ceux qui rendent le texte mot pour mot, m'ont paru de très-bonne prise. Génin croit « possible de constater entre la prose et la poésie l'existence d'un troisième genre participant de l'une et de l'autre, sans être ni l'une ni l'autre ; régulier comme les vers, libre comme la prose. » Il cherche sa preuve en Angleterre dans les anciens vers blancs d'Orm et de Chaucer, et il conclut : « Je me crois donc suffisamment justifié d'avoir employé à la traduction du *Roland* une forme de style inventée avant le douzième siècle, et que le moyen-âge semble avoir consacrée plus particulièrement pour traduire. »

C'est ainsi que F. Génin a fait heureusement arriver le *Roland* jusqu'à notre seizième siècle. Le vif désir que ce poème national soit plus généralement connu de la nation me donne l'audace d'essayer à le faire parvenir au dix-neuvième, non sans archaïsmes encore, mais en lui rendant la mesure et plus que l'assonance des vers.

En opposition à de très-doctes et honorés Critiques, je tiens que les poésies doivent être traduites en vers, et même plusieurs fois, successivement, à mesure que les langues vivantes se transforment et se modifient. C'est ce qui a lieu d'instinct : instinct précieux, étude toujours intéressante et toujours

fructueuse; noble joute littéraire où l'on gagne même à être vaincu. Les grands poèmes sont des fleuves qu'il faut détourner sur notre sol avec leur rythme de cours et de murmure; des tableaux dont nous voulons des copies qui reproduisent tout le dessin, tout le clair obscur et qui même rajournissent les couleurs. Les mot à mot, les interprétations, les translations en prose ne sont que de froids décalques ou de pâles gravures. C'est en vers que l'Angleterre possède Homère et Virgile, grâce à Pope et à Dryden; la France, une partie de Virgile, grâce à Delille. Et, à ce propos, je crois que tout le monde préfère la traduction en vers du *Paradis perdu*, par ce même Delille, malgré sa faiblesse, à toute l'allitération prétentieuse de Châteaubriand; et ainsi de tous les autres poèmes.

Certes, Amyot n'était pas versificateur, et il rend presque toujours mal les vers qu'il rencontre dans Plutarque; cependant, quelle prose remplacera jamais son couplet de la *Chanson Spartiate*?

- « Nous avons été jadis
- » Jeunes, vaillants et hardis.
- » — Nous le sommes maintenant,
- » A l'épreuve, à tout venant.
- » — Et nous un jour le serons
- » Qui tous vous surpasserons. »

Lamennais lui-même y serait battu.

On a dit spirituellement de la musique : faire de l'harmonie sans mélodie, c'est donner la sauce sans le poisson. Cela s'applique encore mieux aux traductions de vers en prose, car ici le *poisson* c'est la forme : il faut à tout prix s'efforcer de la repro-

duire. On ne parle pas la poésie, on la chante. *Vertere fas, æquare nefas*, comme dit l'építaphe du Camoëns : (Licite de traduire, interdit d'égalier.)

J'ose donc traduire le *Roland* presque vers pour vers. Mais voici que j'ose plus encore : l'abrégé. Je n'ignore pas que c'est courir la chance de s'entendre dire, comme Lamotte, l'abrégiateur de l'*Iliade* (de l'*Iliade*, il est vrai) : « *Vos abrégés sont longs au dernier point*; » mais, si le jugement n'est porté qu'en connaissance de cause, c'est-à-dire après avoir lu l'original et la copie, j'espère qu'il ne sera pas porté ainsi. *La Chanson de Roland*, bien qu'infiniment plus courte que les chansons de geste qui l'ont suivie, a évidemment des longueurs et des redites. Je ne parle pas des redites de forme, bonnes à conserver, comme celles d'Homère; je parle des redites de fond. La dernière partie, ce qui suit la mort de Roland, fait presque hors-d'œuvre et double emploi. Ce sont des coups d'épée, après Hauteclaire et Durandal; des coups de lance, après de meilleurs coups de lance. C'est l'olifant, ô profanation ! sonné par un autre que l'héroïque preux. Ce n'est plus la chanson de Roland, c'est la chanson de Charlemagne, mis aux prises, fort singulièrement, avec le soudan de Babylone. A y regarder de près, on reconnaîtrait peut-être une autre main, celle d'un clerc imitateur, tout au moins celle d'un fils. Il y a plus de miracle et moins de merveille; plus de recherche et moins de grandeur. La judicieuse analyse de MM. Bordier et Charton, d'après celle de M. Vitet, supprime cette partie tout entière; sentant bien qu'ainsi que dit Génin de l'édition de Venise, « ce serait prendre et donner de l'ennui. »

Je serai moins rigoureux : j'en garderai les funérailles de Roland, l'épisode de la belle Aude et le châtiment de Ganelon, tout ce qui me paraît être dans l'unité.

Ma division, s'il en faut une, aura lieu en quatre parties inégales, mais à la fois bien tranchées et bien conséquentes : l'*Embûche*, la *Bataille*, la *Mort*, les *Funérailles*. C'est là tout le drame où se meuvent les grandes figures de Roland, d'Olivier et leurs ombres amies.

Bref, je ferai mon possible pour que rien de superflu ne soit admis, rien d'essentiel ne soit omis, et pour que le mouvement et la couleur ne disparaissent pas tout entiers. Durandal et Hauteclaire, feront le reste. Dans ma faiblesse, je compte sur leur force. Les doctes liront Génin; le commun des martyrs lira Jônain; et, grâce à l'intérêt du sujet, non, ce ne sera pas un martyre.

Aoi ! donc. A moi Roland et Olivier, la vaillance, l'amitié, la patrie ! En avant pour la douce France !

ROLAND



I

L'EMBUCHÉ

Charles, le roi, notre grand empereur,
Sept ans tout pleins a fait guerre en Espagne.
Marche, castel, forêt, cité, campagne,
Jusqu'à la mer, l'ont reçu pour seigneur.
Mur ni fossé ne bravent sa valeur,
Hors Saragosse assise en la montagne.
Marsille règne en cet âpre donjon,
Roi n'aimant Dieu, mais servant Apollon
Et Mahomet. Grand hasard s'il y gagne.

Marsille donc, descendant, un matin,
En son verger, sur un perron de marbre,
De marbre bleu, se couche, sous un arbre.
Chefs et soldats remplissent le jardin;
Vingt mille et plus. Là, le roi sarrasin :

« Comment de Charle arrêter l'insolence ?
Dit-il. Je n'ai guerriers à suffisance.
De son pays, de sa tant douce France
Il est venu chez nous faire butin.
Vous, dont le sens égale la vaillance,
Conseillez-moi. » Tous gardent le silence,
Tous, excepté l'habile Blancandrin.

Ce puissant chef du château de Valfonde
A valeur grande et sagesse profonde.
« Sire, dit-il, loin de nous tout effroi !
Par messagers, à cet orgueilleux roi
Promettez tout : service, amitié, zèle ;
Des chiens dressés, des ours et des lions,
Et mille autours ayant toute leur aile ;
Sept cents chameaux chargés de millions,
Chars et mulets, avec or, de plus belle,
Dont il pourra solder ses légions.
Que c'est assez de guerre et de querelle ;
Qu'à Saint-Michel, la fête solennelle,
Vous vous ferez, dans son Aix-la-Chapelle,
Son homme lige et son chrétien fidèle :
Vous le jurez sur vos religions.
De votre foi réclame-t-il otages ?
Donnons les fils de nos femmes pour gages.
J'offre le mien, devrait-il y périr !
Bien vaut-il mieux qu'ils y perdent les têtes
Que si, perdant, nous, honneur et conquêtes,
Étions réduits à pauvreté souffrir.

» Par ce bras droit ! par ma barbe agitée !
De l'ost chrétien la partie est quittée :
En France, au loin, retourneront les Francs ;
S'iront gîter chacun en sa demeure.
Charles, dans Aix, attendra d'heure en heure
Votre visite et vos riches présents.
Le terme passe. Il attendra longtemps !
Fier et cruel, tûra-t-il nos parents ?
Mieux vaut encor que de voir Charlemagne
Fouler aux pieds l'étendard de Mahom ,
Nous infliger dure peine et rançon
Et nous ravir la claire et belle Espagne. »
Et les payens : « Il peut avoir raison ! »

Donc, Blancandrin chemine, lui dixième ,
En ambassade auprès du grand vainqueur ,
Sur blanche mule au frein d'or ; tous de même :
L'olive aux mains, la ruse dans le cœur.

Cordoue étoit alors le lieu suprême
Où résidoit le puissant Empereur.
Il est en joie et loisir. Quinze mille
De ses vaillants sont sa garde d'honneur.

Autour de lui, dans le verger tranquille ,
Sur blanc satin se reposant, heureux ,
Siégent Roland, Olivier, d'autres preux ,
D'autres barons, fils de la douce France.
A jeux divers ils s'amuseut entre eux :

Les bacheliers s'exercent à la lance ;
Les graves pairs luttent sur l'échiquier.
Le chef lui-même , à la noble prestance ,
Sur un fauteuil de splendide opulence
Sied sous un pin , qu'enlace un églantier.
Sa barbe blanche et sa noble stature ,
Sa majesté toujours le révéla.
A qui , nouveau , le cherche à l'aventure
Il n'est besoin de dire : Le voilà !

Les messagers, descendant de leurs mules,
Font le salut honnête et gracieux :
Et Blancandrin , qui bien sait les formules ,
Dit , annonçant les tributs précieux :
« Soyez béni de Dieu , le glorieux ;
A qui seul tous nous devons révérence !
Mais , ô grand roi ! vous est-ce pas nuisance
Tant longue traite en Espagne fournir ?
Si retourniez en vos terres de France ?
Mon roi promet et vous donne assurance
D'aller tantôt vous y suivre et servir. »

Lors eussiez vu Charle , en grave silence ,
Lever les mains au ciel , baisser le front ;
Car d'ainsi faire est son accoutumance
Et de parler il n'est jamais trop prompt.
Auguste enfin et redressant la tête :
« Bien devisé , dit-il , ambassadeur.
Mais votre prince est mon rude joueur :

Qui me répond du but de sa requête ? »

Le Sarrasin : « Des otages, seigneur.

Vous aurez dix, ou quinze ou vingt otages,

Mon propre fils. Est-il plus nobles gages ?

Dans Aix, devant votre cour d'empereur,

Le jour sacré de Saint-Michel-Sauveur,

Mon maître ira vous offrir ses hommages.

C'est dans ces bains, faits pour vous par le ciel,

Qu'il veut aller recevoir le baptême,

En vous jurant allégeance suprême.

— Beau vœu, dit Charle, et salut éternel ! »

Dès que le jour pointe sur les collines,

Charles se lève, entend messe et matines,

Et, se séant sous l'ombre d'un grand pin,

Convoque Oger, l'archevêque Turpin,

Thibaut de Reims et Milon son cousin,

Richard le vieux, le gascon Acelin,

Henri le jeune et Gérer et Gérin,

Les preux Roland, Olivier, le duc Nayme :

La voix de France est son guide suprême.

A ce conseil assiste Ganelon,

Qui contre tous se montrera félon.

« Seigneurs barons, Marsille se veut rendre

Notre homme lige et se faire chrétien,

Pourvu que j'aïlle en mon palais l'attendre.

A ses serments, dites, faut-il entendre ?

Ses grands trésors offerts, dois-je les prendre ? »

Et les François de dire : « Avisez bien ! »

Roland se lève alors : « Ce faux payen
Vous a trompé, dit-il. Quinze mille hommes
Ne sont-ils pas venus, offrant des sommes,
Et, l'olivier à la main, nous tenant
Mêmes propos qu'on nous tient maintenant ?
Votre conseil fut d'avis d'une trêve ;
Que fit Marsille ? Il passa par le glaive
Votre féal et brave partisan
Comte Basille et son frère Basan.
Croyez-moi, Sire, assiégeons Saragosse,
Et, dussions-nous y trouver notre fosse,
Frappons le traître, avant que de périr.
Vengeons du moins ceux qu'il a fait mourir ! »

Charle, à ces mots, rembrunit son visage,
Palpe sa barbe ; et ce muet langage
Est sa réponse à son neveu. Soudain
Vient Ganelon, qui s'avance hautain :
« Croire un soudard, dit-il, porte dommage,
Sire. Gardez d'écouter ni Roland,
Ni Ganelon, mais le vrai seulement.
Eh ! quoi, Marsille offre de reconnaître
Vous, après Dieu, pour son seigneur et maître,
De prendre en fief l'Espagne, pour tout bien,
De recevoir le saint nom de chrétien,
Et l'on refuse ! Et l'on porte à la guerre !
C'est peu songer, sur cette pauvre terre,

De quelle mort nous avons à mourir.
Où l'orgueil pousse il ne faut pas courir ! »

Ainsi parla Ganelon. Le duc Nayme ,
Égal à tous , et presque à Roland même ,
Dit à son tour : « Appeler les combats ,
Lorsque l'honneur est satisfait , n'est pas
Sans grand péché. Sage est le comte Gane.
Pas un créneau , rempart ou barbacane
N'a soutenu les coups de vos pierriers.
Tout est soumis , tout cède à vos guerriers.
Marsille donne otage sur otage ;
A l'accabler où serait l'avantage ?
De ce sanglant et long pèlerinage ,
Sire , voilà la septième saison. »
Et les François ensemble : « Il a raison. »

« Eh ! bien , dit Charle , envoyons l'accolade
Au roi Marsille. A qui notre ambassade ?
— Sire , dit Nayme , octroyez-m'en le don ;
Honorez-moi du gant et du bâton.
— Non , par ma barbe , interrompt Charlemagne.
Un sage ami , comme vous , m'accompagne ,
Sans me quitter. Retournez vous asseoir.
Seigneurs barons , qui remplit ce devoir ?
— Moi ! » dit Roland. Mais Olivier : « Vous , frère !
Votre courage est par trop téméraire !
Vous vous feriez , loin de nous , quelque affaire.
Mais j'irai bien , moi , si Charle y consent.

— Ni vous , ni lui. Tous deux , pour le présent ,
Asseyez-vous et gardez le silence.
Par cette barbe , où fleurit la prudence ,
Les douze pairs sont hors de concurrence. »

Tous les François se taisoient , lorsque enfin
Se lève en pied l'archevêque Turpin.
Prélat de Reims et sage avec audace ,
Il brigue aussi le gant provocateur
Et le bâton. Mais le grave Empereur
Aussi lui dit : « Silence ! à votre place ! »

Puis , répétant bientôt la question :
« Francs chevaliers , qui prend la mission ? »
Alors Roland : « Ganelon , mon beau-père. »
Et les François : « Oui , c'est l'homme qu'il faut ,
A l'ambassade il ne fera défaut ,
Et n'est personne , en cela , qu'on préfère. »

Mais Ganelon , à l'appel de Roland ,
Est pris d'angoisse et de trouble fort grand.
Aigri déjà , tout lui semble une injure.
De ses yeux noirs maint éclair est jeté.
Laissant déchoir son manteau de fourrure ,
Qui glisse à terre , en rouleau velouté ,
Il se présente en sa blande de soie ,
Léger tissu qui permet que l'on voie
Son corps moulé , dont l'accord se déploie ,
Ses larges flancs , sa puissante beauté ,

Son fier visage où l'audace flamboie :
Noble mortel , s'il avait loyauté !
« Fou ! répond-il à Roland , quelle rage !
Moi , ton beau-père (ainsi voulut le sort) ,
Sur moi tu mets un singulier message !
Si j'en reviens , je te promets un gage
De bon vouloir , et jusques à la mort. »
Roland répond : « Fol orgueil ! La menace,
On le sait bien , est vaine à mon endroit.
Le cas exige un messenger adroit ;
Mais , si l'on veut , je pars à votre place.

— Non, non, dit Gane, entre nous (j'en rends grâce)
Rien de commun , dans l'ordre féodal :
Vous n'êtes point mon homme , mon vassal.
Charles commande et j'irai vers Marseille.
Pour tout délai , que je puisse un moment ,
Avec mes preux , ma réelle famille ,
Calmer mon trouble et mon ressentiment. »

Roland de rire , et Ganelon à peine
Peut contenir le feu de son courroux.
Bien peu s'en faut qu'il n'éclate : « Ma haine ,
Comte Roland , oui , ma haine pour vous ,
Qui me chargez d'aventure si grosse !
Droit Empereur , je vais à Saragosse.
Nul n'en revient. Pensez qu'à votre sœur
Je suis uni de foi sainte et de cœur.
J'ai d'elle un fils , beau déjà , bientôt brave :

Mon Beaudouin sera baron d'honneur.
A lui mes biens, château, domaine, enclave....
Plus ne verrai mon fils ! Veillez , Seigneur ,
A le garder d'avanie et d'entrave !

— Allons , dit Charle , il faut , en ce moment ,
De votre cœur refouler la tendresse ,
Et quand j'ordonne , obéir. Le temps presse ;
Venez chercher le bâton et le gant.
Vous le voyez , l'ost entier vous adresse
Au roi payen. — C'est l'œuvre de Roland ,
Dit Ganelon , et Roland je déteste ;
Ainsi ferai tout le temps qui me reste ;
Son Olivier et les pairs même ment ,
Pour être en tout ses amis. Vous présent ,
Je les défie , et Dieu leur soit funeste !

— Ah , dit le Roi ! vous seriez trop vengé !
Comte , partez ! — J'irai , mais protégé
Comme le fut , sur le mont de Hautille ,
Le preux Basan , et son frère Basille ! »

Gane voudroit être loin. Cependant
Il obéit et vient prendre le gant ;
Mais , lorsqu'on croit que sa droite le serre ,
Elle le manque , et le gant tombe à terre !
« Dieu ! cria-t-on d'une voix , quel agent !
Quelles façons , et que présagent-elles !
— Seigneurs , dit-il , vous en aurez nouvelles.

Sire Empereur, donnez-moi sans retard
Lettre et congé, que rien ne me retienne !
— Pour Dieu, dit Charle, et sa gloire et la mienne ! »
Ainsi l'absout de la main, du regard,
Et Ganelon fièrement se départ.

Chez lui rentré, Ganelon se dispose :
Met éperons d'or, à pointes d'acier,
Suspend Murgleis au riche baudrier,
Sa bonne épée; et la selle se pose
Sur Tachebrun, son noble destrier;
C'est Guinemer qui lui tient l'étrier,
Oncle à neveu. Tous ses preux, avec larmes,
Vont requérant de marcher près de lui.
« Ne plaise à Dieu ! dit-il. Seul, aujourd'hui,
Je dois périr pour vous tirer d'alarmes.
Je le pressens, ce message est ma mort.
En douce France allez, compagnons d'armes;
Allez porter soulas et réconfort
A mon épouse, à Pinabel, mon frère
D'adoption, à Baudouin, mon fils !
Soyez-lui tous féaux et vrais amis;
Vassalement soutenez sa bannière;
Qu'il trouve en vous bons bras et bons avis ! »

Ganelon part. Sous la feuille gentille
D'un olivier, peu duisant aux dangers,
En bref délai, du sarrasin Marsille,
Dans leur attente, il joint les messagers.

Dès lors s'ourdit la cauteleuse trame.

C'est Blancandrin qui premier commença :
« Merveille c'est que Charle, en corps, en âme.
Devant qu'il vînt guerroyer par-deçà,
Avoit conquis la Calabre et la Pouille,
Passé les mers, cueilli mainte dépouille,
Et des Anglois, après de vains refus,
A son saint Pierre assuré les tributs.
Mais que vient-il chercher en notre Espagne ?
— Que voulez-vous ? son courage le gagne.
Toujours son cœur est en guerre et campagne.
Ainsi toujours vécut, ainsi vivra,
Et devant lui nul homme ne tiendra.

— Oui, les François sont braves; j'en fais compte,
Dit Blancandrin; mais je vois, d'autre part,
Qu'il est par là plus d'un duc, plus d'un comte
Dont le conseil, souvent fruit du hasard,
De tout confondre et tout perdre n'a honte,
Et causera ruine, tôt ou tard.
— Il n'en est qu'un, dit Gane, que l'on nomme
Roland, à qui, certe, en prendra malheur!
Un simple trait vous fera juger comme
Il est vantard, orgueilleux et hâbleur :
Hier matin, il vint à l'Empereur
Assis à l'ombre, à couvert de chaleur;
En sa main droite il tenait une pomme.
« Sire, dit-il, tous les rois qu'on renomme,
Je vous les livre en ce présent d'honneur!

— Ah ! oui, Roland, Roland, ce cruel homme,
Qui pour vassaux veut avoir tous les rois,
Sur toute terre inféoder ses droits;
Mais comment donc et par quelle aide, en somme,
Prétend-il mettre à fin de tels exploits?

— De nos François c'est l'idole, à la ronde,
Tant il leur vaut de proie et de pourchas !
Charle en raffole et sur lui seul se fonde.
Au bout du monde ils iront sur ses pas.
— Donc, Roland mort, la paix serait au monde ? »
Et Ganelon : « Je n'en disconviens pas. »

A force ainsi devisant, ils s'entendent
Contre Roland, pour l'avoir mort ou vif;
A force aussi chevauchant, ils descendent
Dans Saragosse, à l'ombre d'un vieux if.

Sur un fauteuil de très-riche apparence,
(Alexandrie en fournit le satin)
Le roi d'Espagne est assis, sous un pin.
Son ost l'entoure et garde un grand silence,
Tout en suspens du message.

On s'avance :

C'est Ganelon, mené par Blancandrin :
« Daigne Apollon et Mahom, le Prophète,
Vous protéger ! Votre ambassade est faite,
Dit Blancandrin. Voilà, sire, un baron
Prisé de Charle et parlant en son nom.
De paix, de guerre il a le oui, le non. »

Comme celui qui bien conduit sa langue,
Gane aussitôt commence sa harangue :
« Soyez sauvé par le Dieu glorieux
Que tout adore et révère, en tous lieux !
Voici l'arrêt de Charles, très-pieux :
A vous, chrétien, filleul de Charlemagne,
A vous, en fief, la moitié de l'Espagne.
Sur un refus, guerre, assaut, triste sort :
Pris, garroté, conduit en Allemagne,
Jugé vilain, puni de vile mort. »

A ce discours, s'enflammant de colère,
Et brandissant sa javeline d'or :
« Chien de chrétien ! » dit Marsille... On modère
De son courroux le farouche transport ;
Mais il pâlit, et dans sa main crispée
Tremble l'épieu. « Ma claire et belle épée,
Dit Gane, un doigt la tirant du fourreau,
Tant que je t'ai là, bonne et bien trempée,
Je n'ai point peur que page ou damoiseau
Dise à la cour, près de Charles groupée,
Que seul je suis resté sur le carreau. »

Des Sarrasins la foule s'interpose,
Crie : « Arrêtez ! empêchons le combat ! »
Marsille écoute et sa fureur s'abat.
En son fauteuil derechef il se pose.
Oncle à Marsille, un Calife était là :
« C'est mal, dit-il, de menacer la tête

De ce François chargé d'une requête.
C'est un héraut : faut l'entendre. Voilà !
— En mon endroit je souffre cette injure,
Non pour mon roi , dit le fier Ganelon ,
De son manteau rejetant la fourrure ,
La main au glaive , en guerrière posture ,
Si , que , flatteur , on entend le murmure
Des Sarrasins : « C'est un noble baron ! »

Puis , par degrés se rapprochant du prince :
« Seigneur , dit-il , pourquoi tant de courroux ?
L'Empereur fait deux parts de sa province ,
L'une à Roland , son neveu , l'autre à vous.
Méchant neveu , vaurien , je le confesse ,
Insupportable et hautain compagnon ;
Mais aux François si vous répondez : Non ,
Ils sont puissants : peu sensé qui les blesse !
Vous serez pris , emmené , garrotté ,
Sur un baudet vilainement jeté ,
Jugé , puni , honni , décapité.
Tel , en ce bref , Charles l'a décrété. »
Et Ganelon tire alors une lettre ,
Que dans la main du prince il va remettre.

Marsille alors , tout blême de fureur ,
Brise le sceau , jette à terre la cire (1)
Du pli de Charle et se hâte de lire :

(1) Grave incivilité.

« Ce Roi des Francs , soi-disant Empereur ,
Rappelle ici son ire et sa douleur
Pour ce vieux fait de Basan et Basille ,
Que j'ai frappés sur le mont de Hautille.
Il veut mon oncle , un Calife , en retour ! »
Le fils du Roi crie alors , à son tour :
« Mort au porteur ! livrez-le-moi , de grâce ! »
Mais Ganelon , l'épée en main , se place ,
Rompant deux pas , près d'un énorme pin ,
Contre le tronc , bien en garde , s'adosse ,
Et brave là princes et Saragosse.

L'ombre du soir met la paix. Au matin
Le Roi , la cour descendent au jardin ,
Et Gane aussi , mené par Blancandrin ;
Et trahison commence.

« J'ai fait mine ,
Beau Sire , hier , d'assez mal vous traiter ,
Lui dit le Roi. C'est faute à racheter :
J'ai là , pour vous , quelques manteaux d'hermine ,
Mainte fourrure en marte-zibeline ;
A dix milliers de sous pouvant monter (1) :
Recevez-les , au lieu de javeline.
Croyez , demain , que j'y veux ajouter ,
Et pour ami sur moi veuillez compter.

» Parlons de Charle , ici , nous tous ensemble.

(1) Environ un million de francs.

Il est bien vieux , Charlemagne , me semble ;
Usé de jours ; pour le moins , deux cents ans ?
C'est qu'il a tant chevauché , tant fait guerre !
Tant démené son corps sur toute terre !
Tant rabattu lances et yatagans !
Que de débris pour élever son trône !
Combien de rois , par lui , mis à l'aumône !
Est-il point las de vaincre si longtemps ?
— Nenni , dit Gane. Il n'est pas ce qu'on pense.
Jamais ne voit d'obstacle à sa vaillance.
Tant que je puisse exalter ses vertus ,
La vérité reste encore au-dessus.
Brave , il triomphe environné de braves.
Dieu , de tels preux , fit reluire sa cour ,
Qu'on meurt avant d'en laisser le séjour.

— Il n'est coursier qui ne tombe aux entraves ,
Dit le payen ; votre Empereur est vieux ,
Chenu , chargé de deux cents ans , et mieux.
Tant a réduit de rois au rang d'esclaves !
De tant d'épieux écarté les éclats !
Je m'ébahis de lui. N'est-il point las
D'endurer mal , cherchant guerre et combats ?
— Jamais , dit Gane , au moins tant que la terre
Frissonnera sous son neveu Roland.
Le rond du ciel n'en couvre un si vaillant !
Tel Olivier , son compagnon de guerre ;
Et tels encor , Sire , les douze pairs ,
Les Pairs de France , à l'Empereur si chers !

Ils sont les chefs de vingt mille hommes d'armes ,
A l'avant-garde , et Charle est sans alarmes.

— Je m'ébahis de Charle aux cheveux blancs ,
Reprend Marsille. Il passe deux cents ans ,
J'en suis certain. Tant a conquis de champs !
Tant a reçu de coups d'épieux tranchants !
Occis ou pris tant de rois si puissants !
Est-il point las d'ahaner si longtemps ?
— Jamais , Seigneur, tant que Roland lui reste.
De Saragosse au Cathay , je l'atteste ,
Onc ne verrez plus brave aventurier.
Fier preux , de même , est son cher Olivier ;
Et ces vingt mille , en nom de chevalier ,
Marchant après les douze pairs de France !
Voilà du Roi l'amour et l'espérance.
Qui voulez-vous que craigne un tel guerrier ?
Il n'est mortel qui l'ose défier.

— Mais j'ai , beau sire , ainsi répond Marsille ,
Ma gent , et crois qu'on en doit faire cas :
Quatre cent mille , en qui la valeur brille ,
Peuvent bien voir les Francs dans les combats. »
Mais Ganelon : « Ne vous y fiez pas !
De vos payens échoûroit la menace.
Usez de ruse ; au loin la folle audace !
Simple est le jeu pour sortir d'embarras ;
De l'or ! Donnez tant d'or , tant de richesses ,
A l'Empereur faites telles largesses ,

Que les François en soient tout ébahis.
Près d'eux, là bas, envoyez vingt otages.
Ne ménagez les serments, les hommages.
Il reprendra le chemin du pays,
Du doux pays de France ; ses bagages
Suivront de loin, confiés aux courages
Du preux Roland et d'Olivier, les forts !
Eh ! bien, ô Roi, qu'on m'écoute.... ils sont morts !
Morts, tous les deux ! infaillible est l'affaire ;
Charle, engagé dans les cols de Sizaire,
Sera bien loin : Roland et son cher preux
Auront, au plus, vingt mille hommes près d'eux.
De vos payens détachez-leur cent mille.
Je ne dis pas la chose encor facile :
Quelle que soit la perte des François,
Plus d'un, chez vous, aura le sort mauvais.
Mais derechef on livrera bataille ;
Dans l'une ou l'autre, ou d'estoc ou de taille,
Je le promets, succombera Roland.
Vous aurez fait, Sire, un exploit vaillant,
Et pour jamais reconquis votre Espagne.
Car, sans Roland, que ferait Charlemagne ?
C'est, sans bras droit, un vain et faible corps.
Le Grand Pays rentre au repos alors ! » (1)

Le Ganelon à peine a dit, Marseille

(1) Par un vif sentiment de patriotisme, Théroutde a trouvé ce nom de *Grand Pays* (terre major) pour la France, et il le met, avec beaucoup d'art, dans la bouche des ennemis.

Lui saute au col et l'embrasse. Il pétille
D'orgueil, de joie et d'espoir. Seulement
De Ganelon il exige serment.

« De cœur, dit Gane; heureux de vous complaire ! »
Et sur la croix de sa Murgleis, où dort
Maint os de saint, comme en un reliquaire,
Le traditeur jure d'une voix claire
De consommer son noir pacte de mort.

De l'autre part, sur un trône d'ivoire
Marsille fait apporter l'Alqoran,
Loi de Mahom et loi de Tervagant,
Les seuls auxquels le Sarrasin veut croire,
Et jure aussi que, s'il trouve Roland
Dans l'embarras, avec l'arrière-garde,
Il lancera sur lui toute sa gent
Et tâchera de l'atteindre hors garde.
« Soit fait, dit Gane, à bon commandement ! »

S'avance alors un payen, le visage
Riant et gai, tel aussi son langage.
C'est Valdabron, un ancien gouverneur :
« Vous méritez, comte, un glaive d'honneur.
Tenez le mien. Nul n'en a de meilleur.
Mille mangons (1) ne paîraient pas la garde
De cette épée, et mille, le taillant.
Recevez-la, pour le fait de Roland ;

(1) « *Mangon*, monnaie: le marc d'or ou d'argent. » (GÉNIN).

Que par vos soins il ait l'arrière-garde.

— Et comptez-y, réplique Ganelon. »

Se sont baisés à la joue, au menton.

S'avance, après, un payen, le visage

Riant et gai, tel aussi son langage.

C'est Cliniboris : « Vous méritez, seigneur,

Des Sarrasins une armure d'honneur.

Tenez mon heaume ; onc n'en vis de meilleur.

Et que Roland, le marquis, au passage

Pris et défait, puisse en payer l'usage !

— Et comptez-y, réplique Ganelon ! »

Se sont baisés à la joue, au menton.

S'avance, enfin, la reine Bramimonde :

« A vous l'estime et l'amitié du monde.

Sire ! et l'avez de nous, de Monseigneur.

Or, acceptez ces bracelets d'honneur.

Je les envoie en France, à la comtesse.

Voyez que l'art s'y joint à la richesse,

Et l'améthyste et l'hyacinthe à l'or.

Rome n'a pas tel joyau de princesse,

Ni Charlemagne, en aucun coffre-fort. »

Gane en sa botte a serré le trésor.

Alors Marsille auprès de soi fait rendre

Son trésorier Mauduit : « Tous les cadeaux

Que de ma main Charlemagne doit prendre

Sont-ils prêts ? — Oui, Sire : sept cents chameaux

D'or et d'argent chargés, et vingt otages,
Que sous le ciel ne sont plus hauts lignages.

— Adonc, venez, Ganelon ! » Et le Roi
Tenant la main sur l'épaule du traître :
« Par cette loi, dit-il, que tu crois être
Meilleure en tout, songe à garder ta foi !
Si tu la tiens, la mienne t'est donnée
Que dix mulets chargés d'or, chaque année,
D'or d'Arabie, arriveront chez toi.
Offre à ton chef et ma ville et ma loi :
Voici les clés. — Employons la journée,
Dit Ganelon ; Sire, renvoyez-moi ! »

Le lendemain, aux lueurs de l'aurore,
Ganelon rentre au camp et ment encore :
« Que Dieu vous gard', Sire ! voilà les clés
De Saragosse, otages sur otages,
De noble sang, trésors amoncelés.
Que de la paix on garde bien les gages !
Pour le Calife, il était converti ;
Mes yeux sont bons : j'ai vu trois cent mille hommes,
Las des faux dieux et tenant son parti,
Le suivre en mer pour venir où nous sommes.
Le casque en tête et la cuirasse au dos,
L'or niellé décorant leur armure,
C'était un beau renfort, je vous assure.
Mais l'ouragan, vainqueur des matelots,
Les a soudain engloutis dans les flots.

Tous sont noyés, ô cruelle aventure !
Vous n'en verrez ni débris, ni ballots.
Si seulement le Calife eût fait côte,
Sire, à vos pieds je l'amenois sans faute.

« Quant à Marseille, il ne refuse rien :
Avant un mois, ses deux mains dans les vôtres,
Ira de vous prendre, en humble maintien,
Son fief d'Espagne, et par les saints Apôtres,
Se reconnoître et confesser chrétien.
— Dieu soit loué, dit Charle ! tout est bien.
Tant de succès montrent votre prudence,
Comte : espérez honneur et récompense. »

Sonnez, clairons, et proclamez la paix !
Guerre finie ! A bas rondache et lance !
Le camp vainqueur est levé ; les François
Sur les sommiers chargent tentes et traits.
On part, on vole au doux pays de France.

Aux vents du ciel, sur un mont, à l'écart,
Le preux Roland plante son étendard.
Les Franks, au gré de la chance incertaine,
Qui çà, qui là, se gisent dans la plaine.
Mais cependant les guerriers Sarrasins,
Par autre voie, avec mauvais desseins,
Hauberts vêtus, enseignes déroulées,
Vont chevauchant par ces longues vallées.
Bientôt, d'un pic gravissant la hauteur,

Le soir venu , dans les bois , en silence ,
Les voilà tous embusqués. Dieu sauveur !....
Quatre cent mille ennemis, ô malheur !
N'attendent plus qu'une aube , une lueur ;
Et les François dorment dans l'ignorance !

II

LA BATAILLE

Le jour s'éteint sur les preux ; de la nuit
Le voile noir descend et se prolonge.
Tout dort. Dans l'ombre expire le grand bruit ;
Et Charlemagne est visité d'un songe :
Il croit déjà se voir, faisant chemin,
Aux défilés des gorges de Sizaire :
Ganelon vient, arrache de sa main
Sa bonne lance, en frêne séculaire ,
La tord, la rompt, comme un frêle échalas :
Jusques au ciel en volent les éclats !

La nuit fait place à l'aube blanchissante.
Charles chevauche, à fier et bel arroi ,
Et sur son ost en marche triomphante
Attache un œil et de père et de roi :

» Seigneurs barons, dit-il, voici les portes
Des défilés qui traversent les monts :
L'arrière-garde, entre quelles mains fortes
La remettrai-je, en ces ravins profonds?
— A mon beau-fils, dit Ganes, très-cher sire,
Vous n'avez nul plus brave que Roland. »
Mais l'Empereur : « Quelle rage vous prend
D'ainsi parler ? Le diable vous inspire.
Et l'avant-garde, à qui donc, en ces bois ?
— A son droit chef, sire, Oger le danois.
— Merci, beau-père ! on ne sauroit mieux dire,
Répond Roland, qui l'a trop entendu.
L'arrière-garde à moi ! Je la demande.
Et ni cheval, ni roussin de la bande,
Sommier, mulet, rien ne sera perdu.
Aux ennemis trop cher seroit vendu,
A coups d'épée, ou mon erreur est grande.
Donnez-moi l'arc, magnanime Empereur,
Que vous tenez, sceptre de telle guerre ;
Et n'ayez peur qu'il aille choir à terre,
Comme, ces jours, un gant d'ambassadeur. »

Charles, fronçant ses blancs sourcils, s'alarme,
Tord sa moustache et dévore une larme.

Mais le duc Nayme, un brave aux yeux de tous,
Dit : « Vous voyez, Roland est en courroux.
Il veut et peut mener l'arrière-garde.
La faire forte est ce qui vous regarde. »

Charles remet donc l'arc, non sans émoi :
« Mon beau neveu , dit-il , écoutez-moi ;
Je veux vous dire un mot : savez-vous quoi ?
Prenez à vous la moitié de l'armée.
C'est le salut. — Pas de ma renommée !
Repart Roland. Non , je n'en ferai rien ,
Mon oncle ; non. N'insistez pas , de grâce.
Dieu me confonde et du rang de chrétien
M'efface un jour, si je déments ma race !
C'est bien assez de vingt mille François.
Passez les monts : vous marcherez en paix ,
Ou bien Roland ne sera plus en vie. »

Le preux Roland monte son destrier.
De durs barons sa bannière est suivie :
A lui se joint son fidèle Olivier,
Gérin, Gérer et Josse et Bérenger,
Le fier Gérard et le riche Gaifier.
« J'en veux ma part , dit Turpin , sur ma tête !
— Et je vous suis , dit le comte Gautier :
Vive Roland , mon seigneur droiturier !
Pour le servir il n'est rien qui m'arrête. »
Vingt-mille sont, du rang de chevalier,
Élus entre eux, chacun sur sa requête.

Hauts sont les pics, ténébreux les vallons ;
Les défilés, merveilleusement sombres.
Quels noirs rochers ! que de sapins et d'ombres !
Ce jour se passe en des soucis profonds.

Ils vont , ils vont , parmi les brumes bleues ;
Leur pas pesant s'entend de quinze lieues .

Enfin , voilà qu'ils ont passé les monts !
Voilà Gascogne et ses fidèles plaines ;
La douce France est là , les beaux domaines ,
La tendre vierge , en penser des absents ,
La noble épouse aux purs embrassements !
Quels pleurs d'amour coulent sous les visières !
Que les hauberts cachent de battements !
Charles surtout sent mouiller ses paupières :
Pour son neveu , là bas , aux fondrières
D'Espagne , il a de noirs pressentiments ;
Sous son manteau déguise ses tourments .

Mais près de lui , chevauchant côte à côte ,
Le vieux duc Nayme en devise à voix haute :
« Qu'est-ce , dit-il ! qu'avez-vous qui vous point ?
— Ah ! me fait tort qui s'enquiert de ce point !
Dit Charle. En deuil , comment ne gémir point !
Roland me tient dans une angoisse étrange .
C'est Ganelon qui nous détruit. Un ange
Me l'a fait voir en songe , l'autre nuit ,
Brisant ma lance ! O Dieu ! si l'effet suit ,
Si , payant cher sa généreuse audace ,
Mon cher Roland à la mort est conduit ,
Il n'est mortel qui jamais le remplace ! »

Et Charles pleure. Et cent mille grands cœurs ,

A cet aspect , partagent ses douleurs ,
Et pour Roland ont d'intimes frayeurs :
Oui , le félon que l'enfer nous envoie ,
Le traître Gane aura vendu Roland
Au Sarrasin , pour or et pour argent ,
Pour des tapis , pour des robes de soie ,
Chevaux , chameaux , lions et d'autre proie !

Le roi Marsille a mandé ses barons ,
Comtes , émirs , et tous leurs escadrons ,
Quatre cent mille en trois jours ! Les clairons
Et les tambours tonnent dans Saragosse.
Sur le plus haut minaret il exhausse
De Mahomet l'image et l'étendard ,
A quoi payens accourent sans retard.
Puis , il chevauche , en grande diligence ,
Par la Cerdagne et les vallons déserts ,
Tant qu'il ait vu les gonfanons de France ,
L'arrière-garde , où sont les douze pairs.
Le Sarrasin de leur nombre se raille ,
Et se résout de leur livrer bataille.

Du roi Marsille arrive le neveu ,
Sur un mulet , qu'il touche d'un épieu ,
Et , riant , dit à son oncle : « Beau sire ,
Pour les cités que mon bras sut réduire ,
Par grands efforts , à subir votre loi ,
Je vous demande un don : accordez-moi
L'honneur du coup de Roland. Je le tue ,

Si de Mahom ma voix est entendue.
Pour vous, dès lors, il n'est plus d'ennemis ;
Des monts aux mers tout vous sera remis.
La délivrance enfin nous est rendue. »
Charmé d'avoir un neveu si vaillant ,
A lui Marsille en accorde le gant.

Le fier neveu, du gant la main vêtue :
« Merci, beau sire ! A présent je requiers
Onze barons contre les douze pairs ! »

Lors Fausaron, frère du roi Marsille :
« Mon beau neveu, nous vaincròns en famille.
L'arrière-garde et ses douze barons,
Il est jugé que nous les occirons. »

Vient Corsalis, l'astuce et le courage.
Vient Mauprimis, qui ne le cède en rien ,
Pour bien courir, à son coursier sauvage.
Vient Balaguer, fier et beau de visage,
Et noble assez, s'il eût été chrétien.

Un Mauriennois, qui brave et caracole (1),
Le plus félon de la terre espagnole.

Le possesseur de Vauterne, Ecremis,
Qui veut Roland, Olivier et les douze ,

(1) « Un almacur i ad de Moriane. » *Al macor*, le conquérant ?

Déjà d'ailleurs vaincus , morts ou soumis
Par un Turgis , seigneur de Tourtelouse.

Puis , deux félons qui se disent amis ,
L'un , Esturgantz , et l'autre Estramariz ,
Disant tous deux , d'une voix fanfaronne :
« Charle est à moi , sire ; je vous le donne.
Venez ! des Francs vous verrez le tombeau ! »

Puis , Margariz de Sibille , le beau.
De sa beauté toute dame est amie.
A son aspect , nulle qui ne sourie ,
Comme au soleil la fleur épanouie.
« Sire , dit-il , ne vous effrayez mie !
En Roncevaux Roland perdra la vie.
Son Olivier , les pairs , race finie.
Mort aux François ! France sera honnie !
Charles , le vieux , à la barbe fleurie ,
N'aura que jours de liesse bannis.
Notre Mahom vaut mieux que son saint Pierre.
Avant un an , la France est notre terre.
Nous coucherons au bourg de Saint-Denis. » (1)

Puis de Mont-Nigre arrive enfin Chernuble.
Les longs cheveux dont nature l'affuble
Vont balayant jusques à ses talons.

(1) Voilà un exemple des couplets du texte , sur une même assonance
— Profitons de cette note pour dire , à propos de Saint-Denis , que Paris
est à peine nommé une fois dans tout le poème.

Quand il se joue , il porte charges telles
Qu'elles feroient fléchir sous les attelles
Quatre mulets , voire quatre étalons.
Jamais soleil ne luit sur ses vallons.
Pluie et rosée y manquent , dit l'histoire.
Jamais de blé ! la pierre est toute noire.
Selon d'aucuns , c'est manoir de démons.

Chernuble dit : « J'ai ceint ma bonne épée ;
En Roncevaux de sang sera trempée ;
Aura le prix sur l'autre Durandal.
Mort aux François ! la France en ira mal. »

Des pairs payens la douzaine est entière ;
Ils sont suivis de cent mille soldats ;
Et , tout bravant , dans une sapinière ,
Vont s'adouer pour les prochains combats.

A leurs apprêts mettent la main dernière ;
En triple maille endossent un haubert.
De Saragosse est le heaume en dur fer.
L'acier de Vienne a fourni leurs épées ,
Dans l'eau du Rhône habilement trempées.
D'or et d'argent les écus sont couverts.
A leur poing brun l'épieu qui se balance
Fut aiguisé dans les murs de Valence.
Gonfanons blancs , bleus , rouges , sont offerts (1)

(1) Ces *trois couleurs* sont-elles réunies sur chaque gonfanon , ou séparées ? L'armée française aura de même des étendards *tricolores* , mais qui donneront lieu à la même question , que Génin ne décide pas.

Aux jeux des vents , près du fer de la lance.

Sur destriers ils chevauchent serrés.
Le soleil brille et ses rayons flamboient
Sur les manteaux , qui flottants se déploient.
Autant d'éclairs que de glaives tirés ;
De mille airains les airs sont déchirés.
Nos preux François ont reconnu l'antienne :
« Compagnons , dit Olivier, je m'attend
A quelque affaire avec la gent payenne.
— Dieu nous l'octroie, ami , répond Roland !
Pour notre roi , pour Charles bon et grand ,
Chacun de nous doit endurer souffrance ,
Braver le chaud , le froid , perdre du sang ,
Et , s'il le faut , sa tête , pour la France.
Or que chacun songe , en dardant sa lance ,
A ne fournir sujet de mauvais chants.
Payens ont tort ; le droit est dans nos rangs.
Je donnerai bon exemple , je pense. »

Olivier monte à la cîme d'un pin.
A droite, il voit, dans la vallée herbeuse,
En long serpent , venir l'ost sarrasin :
« O compagnon, quelle horde nombreuse !
Quel ouragan ! quel tumulte là-bas !
Que de hauberts aux scintillants éclats !
Que de guidons ! c'est elle , c'est l'Espagne !
Elle est sur nous , elle avance , elle gagne.
Et Ganelon le savoit , le Judas !
— Paix ! dit Roland. Respect à mon beau-père ! »

Lors Olivier descend : « Seigneurs barons,
De ces payens j'ai vu tels escadrons
Qu'homme jamais n'en a tant vu ! Plus fière
Que ne fut onc vient la bataille à mort.
Seigneurs barons, en Dieu le réconfort ! »
Et tous : « Malheur à qui regarde arrière !
Si vous mourez, nous aurons même sort ! »

Olivier joint la prudence au courage,
Et parle ainsi : « Camarade Roland,
Ils sont beaucoup, nous peu : faites usage
De votre cor, sonnez votre olifant.
Charle, à l'ouir, rebrousse passage.
— Me prenez-vous pour fou, cher Olivier ?
En douce France, on diroit à ma gloire :
Roland, le preux, c'est à son cor d'ivoire
Qu'il a recours, quand se croise l'acier !
Non. Durandal vaut mieux, sur ma parole.
Elle a grand'soif du sang des Sarrasins :
Laissez la boire à s'enivrer, la folle !
Ils sont tous morts, ces traîtres maugrebins !

— Ami Roland, Roland, mon camarade,
Nous soutiendrons, je le sais, la bravade.
Mais rappeler Charles n'est point un mal :
Sonne olifant ! — Je tire Durandal.

— Ami Roland, Charle est loin dans la plaine ;
Mais votre cor a forte et longue haleine.

Charle entendra ; sonnez votre olifant !
Il reviendra, je vous en suis garant.
— Ne plaise à Dieu ! lui réplique Roland.
Sonner du cor pour canaille payenne
Feroit rougir ma noblesse chrétienne.
Ma Durandal descendra mille fois
Puis sept cents fois, pas pour néant, je crois.
Vous y verrez le sang jusqu'à la garde.
Les bons François frapperont comme nous.
Les Espagnols en auront le dessous.
S'il faut mourir, la France nous regarde ;
Et l'Empereur nous aime pour tels coups ! »

Roland est preux, Olivier preux et sage,
Et l'un et l'autre ont merveilleux courage.
Ils sont tous deux à cheval, lance en main :
Vienne la mort ! ne tourneront chemin.
Dieu ! qu'ils sont bons et leurs paroles grandes !

« Voyez là-bas, Roland, combien de bandes !
Dit Olivier. Vous n'avez pas voulu
Sonner du cor : Charles seroit venu.
Ici, tout seuls, l'arrière-garde est nôtre ;
Mais qui la fit n'en fera jamais d'autre !
— Paix ! dit Roland ; ne parlons pas ainsi.
Maudit le cœur par la crainte transi !
Nous combattons, sans faiblesse ni blâme.
Ta Hauteclaire abattra maint infâme ;
Ma Durandal aura part au débat ,

Et qui plus tard en trouvera la lame
Dira : « C'étoit l'arme d'un bon soldat ! »

Non loin de là, de valeur et de zèle
Toujours brûlant, l'archevêque Turpin
Pique les flancs de son coursier fidèle
Et gagne un tertre, au pied d'un vieux sapin :
« Seigneurs barons, ici notre roi Charle
Nous a laissés pour combattre aujourd'hui :
Sachons mourir, pour le Christ et pour lui.
Frappez vos cœurs, et que la Grâce parle !
Si vous mourez, la palme des martyrs
Couronnera vos tombes valeureuses ;
Au plus haut ciel vos âmes bienheureuses
En paradis combleront leurs désirs. »
Tous les François alors, sur la bruyère,
Sautés ensemble à bas de leurs coursiers,
Sont à genoux. L'archevêque, en prière,
Les bénit tous, les absout à milliers,
Et leur enjoint, pour toute pénitence,
De bien frapper. L'ost se lève et s'élance,
Légers de coulpe et terribles guerriers !

Il étoit beau, Roland, je vous le jure,
Sous les reflets de sa splendide armure,
Sur *Vaillantif*, son cheval de combat (1),

(1) D'autres que Génin lisent *Vaillantif* ; mais la vaillance du cheval consiste surtout à ce qu'on ne le trouve jamais endormi.

Aux rênes d'or, au pied puissant qui bat ;
Lance en arrêt , la pointe au ciel dressée ,
Faisant flotter un long gonfanon blanc ,
Front clair, serein, démarche peu pressée ,
Il étoit beau, le paladin Roland.
Vient après lui son bon compagnon d'armes ,
Puis les soldats, qui tous, rien qu'à le voir ,
Sentent en eux se fondre les alarmes
Et s'aviver le courage et l'espoir.
Sur les payens son œil fier se promène.
Courtois aux siens , en douceur souveraine
Il dit : « Seigneurs barons , au pas encor !
Ces mécréants courent à perdre haleine :
Butin pour nous : ils courent à la mort. »

Pendant ce temps, comme trombes formées
D'ire, de foudre et de destruction ,
L'une vers l'autre avancement les armées.
Voici le choc ! « Plus de mots ! l'action !
Crie Olivier. Mais que la terre envoie
Au ciel le cri de Charle et des François ! »
Soudain alors tous les chrétiens : « Monjoie ! »
Qui l'entendit ne l'oublira jamais.
La charge alors, les éperons au ventre ,
Sur les payens, qui ne reculent pas.
C'est la mêlée. En les chairs le fer entre.
Assaut, blessure, et vengeance et trépas !

Le premier coup au neveu de Marsille,

Prince Aelroth. En insultes il brille.
« Férons François, dit-il, votre Empereur
Vous a livrés lui-même à ma fureur.
Il étoit fou ; déconfite est la France :
Elle y perdra son los, et lui sa chance. »

Quand l'oït Roland, quelle colère, ô Dieu !
Bride abattue, il l'atteint de l'épieu,
Fend le pavois, le haubert, la poitrine,
Brise les os et disloque l'échine ;
De son mulet l'abat mort sur le sol,
Où le payen, tombant, se rompt le col.
« Outré maraud ! tu vois si Charlemagne
Livre les siens ! Va le dire à l'Espagne !
Sage est sa tête et notre bras est fort.
Par grand honneur nous gardons la montagne.
Vive la France ! Amis, frappez à mort !
A nous le droit, à ces gloutons le tort ! »

Du roi Marsille alors un digne frère,
Fausaron vient pour venger son neveu.
De plus félons vous en trouverez peu.
Entre ses yeux, qu'allume la colère,
Un demi-pied d'espace laisse en jeu
L'instinct brutal, que rien d'humain n'éclaire.
Chef du pays de Dathan, d'Abiron,
Il fend la presse, et son air fanfaron
Provoque, ainsi que sa voix téméraire.
« Ce jour, dit-il, à bas l'honneur François ! »

Mais Olivier le fait taire à jamais :
Broyant écu, haubert et corps ensemble,
Et lui plantant au sein son gonfanon,
Il l'abat mort sur la terre qui tremble,
Et de la voix frappe encor le félon :
« Voilà, dit-il, ce que Charles t'envoie !
Avant, François ! et répétez : Monjoie ! »

A Fausaron succède Corsablis,
Un barbarin, d'un étrange pays :
« Les Francs ! cela ; quel nombre misérable !
Dit-il ; vraiment, c'est digne de mépris. »
Turpin l'entend : « Tu mens, payen damnable !
Charle est bon chef, et ses preux, aguerris. »
Disant ces mots, d'un élan formidable
Il fond sur lui, brochant des éperons,
Perce au payen le cœur et les poumons
A pleine lance, et l'étend sur le sable.
« C'est vous, maudits, qu'en place nous clouons.
Sachez de moi que votre heure est venue.
Frappez, François ! la journée est connue.
Monjoie à Charle ! et le champ nous tiendrons ! »

Sous Angelier Mauprime alors succombe.
De son écu l'escarboucle est à bas ;
C'est que le corps avec elle aussi tombe.
Quant à son âme, elle est chez Sathanas.

Et d'Angelier Gerer le camarade

Atteint si fort l'émir de Balaguiér .
Que jamais plus n'aura d'autre accolade.
« Cela va bien, amis, » dit Olivier.

Vient l'aumacour de Maurienne en place,
Tout fleuri d'or, pavois et haubergeon;
Mais le duc Sanche en un coup tout fracasse,
Perce le cœur du payen, le terrasse,
Et dans son sang étouffe sa menace.
« Ah ! dit Turpin, un vrai coup de baron ! »

Or, d'Anséis la valeur est jalouse :
Il court frapper Turgis de Tourtelouse,
De part en part la poitrine lui fend.
« Voilà le coup d'un brave, » dit Roland.

S'avance alors Escremiz de Vauterne,
L'écu brillant de symboles nouveaux;
Mais le gascon Angelier, de Bordeaux,
Fort laidement l'accoutre et le rend terne,
Jette l'émir sous les pieds des chevaux,
Et dit : « La chance assez mal vous gouverne ! »

Gautier de Luz est tout aussi fatal
Pour Estorgan, que nulle armure n'aide :
Tout d'outre en outre il lui passe son pal,
L'abat et dit : « Le mal est sans remède ! »

Et Bérenger ! par lui d'Astramariz
A mille morts la mort est ajoutée.

Des pairs payens la douzaine est gâtée :
Sans mouvement, à terre, en voilà dix ;
En reste deux , Chernuble et Margariz,
Dont la fureur est au comble montée.

Margariz est valeureux chevalier,
Beau, vif, agile et robuste à merveille :
Il va férir, eh ! qui donc ? Olivier ;
Rompt son pavois et sa cotte vermeille ,
Et près du flanc lui fait sentir l'acier.
Dieu ne veut pas qu'au vif encore on touche
D'un fer maudit cet appui des chrétiens.
Margariz donc met son cor à la bouche
Et suit sa passe, en ralliant les siens.

C'est la mêlée orageuse et confuse.
Roland s'y meut , comme en son élément.
Mais à son bras sa lance se refuse ,
Et quinze coups n'en laissent qu'un fragment.
Il tire alors sa formidable épée ,
Et, sur Chernuble abaissant Durandal ,
Lui fend son heaume, escarboucle et métal ,
Cheveux et crâne, et cervelle et frontal ,
Haubert et corps, et, la selle coupée,
Entaille encor tout le dos du cheval.
Homme et coursier vont sur l'herbe trempée :
« Que Mahomet, dit-il, t'ôte ce mal ! »

Ainsi Roland parmi leur ost chevauche ,
De Durandal frappant à droite, à gauche.

Sur Sarrasins. Les verriez étendus.
L'un mort sur l'autre, âmes et corps perdus !
Du sang partout , sur les bras , sur l'armure
Du preux Roland , sur la rouge encolure
De Veillantif ! Olivier et les pairs
N'en font pas moins , de pointe et de revers.
Tous les François redoublent de courage.
Turpin alors : « Vive le baronnage !
Monjoie à Charle ! et mort à ces pervers ! »

Sur Estragus Olivier rompt sa lance.
« Que faites-vous, dit Roland, compagnon ?
En tel assaut que faire d'un bâton ?
Le fer, l'acier ont bien plus de vaillance.
Pour ce grand jour rien ne sera trop bon.
Où, je vous prie, où donc est Hauteclaire,
Au pommeau d'or garni de diamants ? »
Olivier dit : « La tirer veut du temps,
Et de cogner vraiment j'ai trop affaire. »

Il la dégaîne et fait luire pourtant ,
Et va fêrir Justin de Valferrée :
Tête et poitrine et cuirasse acérée ,
Et selle aussi, bien que bonne et dorée ,
Cheval enfin , pourfendu , palpitant ,
Tout tombe et gît sur la sanglante préee.
« Ah ! nous voilà vrais frères, dit Roland !
Voilà les coups dont Charle est si content !
Pour lui Monjoie ! et pour France adorée ! »

D'Esprevariz Angelier, de Bordeaux ,
Tranche à la fois la vie et la colère.
De Siglorel Turpin fait deux morceaux,
De Siglorel, l'enchanteur. A ce hère
Les feux d'enfer ne seront pas nouveaux,
Car Jupiter l'y conduisit, naguère.

Morts et mourants s'entassent par monceaux.
Impitoyable et fière est la bataille.
Pour attaquer, pour se défendre, tous,
Francs et payens, lancent merveilleux coups
D'épieu, d'épée, et d'estoc et de taille.
Que de guidons rompus et déchirés !
Hauberts, pavois et heaumes perforés !
Combien, surtout, combien d'hommes navrés !
O bons François, vous gisez sur la terre,
Morts en fleur d'âge, et ne rejoindrez pas
Mère, ami, femme, éplorés de la guerre,
Delà les monts, et vous tendant les bras !

Impitoyable et fière est la bataille.
Il n'est haubert ni bouclier qui vaille !
Que de Rolands, de Turpins, d'Oliviers !
Tous, pairs et preux, sont terribles guerriers.
Les Sarrasins succombent par milliers.
Bon gré, mal gré, c'est la mort ou la fuite.
Mais que de Francs qui meurent à la suite,
Et ne verront qu'en l'éternelle paix
Pères, parents et Charle, au cœur françois,

Qui les espère, ignorant la poursuite,
Aux défilés!... qu'ils n'atteindront jamais!
En douce France est un tourment suprême :
Les vents fougueux mugissent déchainés,
Et pluie et grêle, et torrents mutinés.
La foudre éclate, et l'eau, la terre même
Tremble et s'agite en bords désordonnés.
Depuis Paris jusqu'à Sens, à la ronde,
De Besançon jusqu'au port de Wissant,
Tout se disloque, et mur et fondement.
En plein midi règne une nuit profonde :
On ne voit jour que si le ciel se fend.
Chacun, d'effroi, dit : « C'est la fin du monde ! »
Simple ignorance, hélas ! Que l'on réponde :
C'est le grand deuil pour la mort de Roland ! (1)

(1) « Ço est li granz doel por la mort de Rollant. »

III

LA MORT

De grand'vigueur les François ont fait montre.
Les payens, morts par milliers, par troupeaux,
Sont entassés. Très-peu sauvent leurs os
En bien fuyant. Mais des payens nouveaux
Sans fin, sans cesse arrivent à l'encontre.
« Ah ! dit Roland, nos hommes sont des preux ;
Il n'en est pas de meilleurs sur la terre.
Il est écrit dans la geste de guerre
Que Charlemagne est chef des valeureux. »

Et les Francs vont par ce champ funéraire
Cherchant les leurs, heureux ou malheureux ,
Pleurent sur l'un, poussent l'autre à bien faire,
Quand vient Marsille et tout son ost contre eux.

Marsille vient le long de la vallée ;
Il est suivi de trente bataillons,
Au riche éclat , à l'armure perlée ;
Des franges d'or parent les gonfanons.
Une fanfare à sept mille clairons
Étonne au loin la montagne ébranlée.

« Oui , j'en conviens, dit Roland , Ganelon
Nous mène à mort, cher Olivier, mon frère.
Sa perfidie , on ne peut plus la taire.
Charles paîra dignement le félon.
Mais nous , ici , dans ce fatal vallon ,
Nous nous trouvons sur les bras grosse affaire.
On ne s'est vu chamaillis approchant.
Il me faudra signaler le tranchant
De Durandal , et vous , de Hauteclair.
En maints bons lieux leur los est exemplaire :
N'en faisons pas mauvais sujet de chant ! »

Le roi Marsille avoit tenu le large ;
Mais quand il voit le martyre des siens ,
A sa réserve il fait sonner la charge
Et vient , en bloc , tomber sur les chrétiens.
Marche en avant le sarrasin Abîme ,
Le plus félon , le plus souillé de tous ;
Il n'aime rien que trahison et crime :
L'or de Galice à ses yeux est moins doux.
Très-dur payen , il ne croit ni ne prie
A Jésus , fils de la Vierge Marie.

Onc un souris ne dérïda son front.
Son teint est noir comme poix ou goudron.
Au demeurant , brave comme un baron.
Du roi Marsille il porte le dragon.
Homme, étendard, l'archevêque s'en pique :
« Ce payen-là me sent fort l'hérétique,
Se dit Turpin, d'une voix pacifique.
Le mieux sera d'occire le larron ! »

Turpin montoit un cheval de bataille
Qu'il avoit pris au roi danois Grossaille,
Par lui défait en guerre et mis à mal ;
C'étoit un fier et superbe animal :
Pied fait au moule et la jambe aplatie ,
La cuisse courte et la croupe arrondie ,
Poil bai , flancs longs , taille haute , assortie ,
Blanche la queue , oreilles de chacal ,
La tête fauve : un merveilleux cheval.
Et que Turpin en faisoit bel usage !
Il l'éperonne , et le combat s'engage.
Le bouclier de l'émir étoit d'or ,
De diamant et d'améthyste encor ;
Sur la topaze éclatoit l'escarboucle ;
Esterminaux (4) en décoroient la boucle.
Un amiral l'obtint de Sathanas ,
Dans un val noir, appelé val Métas.

(4) Ornement inconnu aujourd'hui; la *boucle*, d'où *bouclier*, étoit le centre de l'écu, représentant souvent une *bouche* ouverte, comme, chez les anciens, la tête de Méduse.

Abîme l'eut de l'amiral Galafre,
Comme héritier. Mais après la balafre
Qu'y fit Turpin, je n'en donnerois pas
Un rond denier : sa parure est à bas ;
Il est percé d'outre en outre, et son maître
Dans chaque flanc a mortelle fenestre.
« Bien ! ont crié les Francs , à nous les droits !
Notre prélat sait défendre la croix ! »

Mais les François voyant, comme un déluge ,
Tant de payens inonder tout le camp ,
D'un même cri réclament leur refuge ,
Les douze pairs , Olivier et Roland.
Turpin alors, d'une voix attristée :
« Seigneurs barons, pour Dieu ! ne fuyez pas !
Male chanson de nous seroit chantée.
Mieux vaut mourir en glorieux combats !
Fût-ce aujourd'hui ! Je le crains fort , hélas !
Oui , c'en est fait : notre part est comptée !
Mais le guerdon , je vous le garantis :
Vous serez tous reçus en Paradis.
Des bienheureux l'église attend vos âmes. »
Nouvel élan, alors, vaillantes flammes :
« Monjoie à Charle, et malheur aux maudits ! »

De plus en plus la bataille s'aggrave.
L'acier françois, Dieu , qu'il est fort et brave !
Mais quelle scène et quelle grand'pitié !
Tant d'hommes morts , gisants, morts à moitié !

Les ennemis mêlés avec les nôtres ,
Ici , jonchés , là , lés uns sur les autres ,
Tel sur la face et tel autre à l'envers ,
Navrés , sanglants , sur les prés , non plus verts !
Les Sarrasins enfin , de guerre lasse ,
Preignent la fuite ; on leur donne la chasse .

De plus en plus c'est bataille en fureur .
François y font de prouesse et vigueur :
Tranchent ces poings , ces côtes , ces échine ,
Ces ferrements , jusqu'aux chairs purpurines ;
L'herbe est de sang rougie à longs ruisseaux !
« O Grand Pays ! Mahomet te maudie !
Sur toute race est la tienne hardie . »
Des Sarrasins telle est la psalmodie .
« A nous , Marseille ! en aide à tes vassaux ! »

Durs sont les chocs , implacable l'affaire !
Mais aux chrétiens la fortune est contraire !
Qui de Roland , d'Olivier au grand cœur
Verroit les coups et l'élan téméraire ,
Sauroit à point ce que c'est que valeur !
Turpin aussi , dans ce mortel encombre ,
Se montre égal aux meilleurs chevaliers .
De leurs vaincus on sait très-bien le nombre :
La geste en compte au moins quatre milliers .

Dans quatre assauts la victoire est constante ;
Mais au cinquième , ô cruel changement !

Ils sont tombés , tous.... excepté soixante !....
Ceux-ci vendront cher leur dernier moment !

A cet aspect , Roland , avec tristesse :
« Sire Olivier, compagnon brave et fort ,
Que de vaillants trompés dans leur effort !
La douce France et belle est en détresse ,
De tels barons veuve et sans réconfort !
O bon roi Charle , accourez , le temps presse !
Cher Olivier, frère , par quelle adresse
Faire savoir à Charles notre sort ?
— Plus de moyen , bon Roland ! une chance
Seule à l'honneur demeure , c'est la mort !
— Non. L'olifant peut chanter l'espérance ,
Répond Roland ; je vais sonner du cor ;
Charle , aux détroits , l'entendra bien encor ,
Et reviendra nous porter assistance.
— Fi ! quelle honte ! Et votre gloire en France ,
Et vos aïeux ! vous n'y pensez donc plus !
Vous n'avez point sonné sur mon instance ;
Vos vœux seroient à présent superflus :
Vous foiblissez ; de blessures perclus ,
Vos bras saignants tombent en défaillance.
— Certes , aussi , j'ai frappé de fiers coups !
Mais des félons vingt fois plus forts que nous !
Je vais sonner ; Charle entendra , j'assure.
— N'en faites rien ! sinon , je vous le jure ,
Par cette barbe , où je mets mon honneur ,
Si je revois Aude , ma noble sœur ,

D'elle jamais vous n'obtiendrez faveur !
— O compagnon ! votre parole est dure !
— Vous nous avez perdus , cher compagnon.
Ce sont deux points que folie et courage.
Vous déplorez le funeste carnage
De nos François dans ce maudit vallon :
Trop téméraire ami , c'est votre ouvrage.
Si vous aviez tantôt , sur avis sage ,
De l'olifant voulu tirer un son ,
Nous aurions Charle ; avec lui , la victoire ;
Nous tiendrions Marsille , ou sa peau noire.
Mais non ! jamais , ô puissant Empereur ,
Nous n'irons plus conquêter à ta gloire !
Nous périrons ici sans grand honneur !
Ce soir , l'adieu , triste fin de l'histoire ! »

De ce débat l'archevêque Turpin
Entend les voix. Il court à ses fidèles :
« Laissez , dit-il , laissez là vos querelles ;
Sire Olivier , et vous , fier paladin ;
Il n'est plus temps d'appeler assistance ;
Mais il faut bien que Charle ait connoissance
De notre sort , pour venger et punir.
Des Espagnols , auteurs de cette offense ,
A son foyer nul ne doit revenir !
De nous les Francs plaindront le souvenir.
A Roncevaux ils mettront pied à terre ,
Et , nous trouvant sur ce grand lit de guerre
Tous étendus , taillés en pièces , morts ,

Dans des cercueils recueilleront nos corps,
Et de pitié sur nous versant des larmes,
Nous porteront, sur le dos des sommiers,
En terre sainte, à l'ombre des moultiers,
Sauvés des chiens, des loups, des sangliers.
— C'est bien pensé, dit Roland, changeons d'armes. »

Dans l'olifant il souffle à pleins poumons ;
Le son, renflé par les échos des monts,
Roule et s'étend de vallons en vallons,
Et, comme un bruit lointain des vagues bleues,
Résonne encore à plus de trente lieues.
Charles frémit ; l'armée aussi l'entend.
« Francs ! on se bat ! c'est le cor de Roland,
Dit l'Empereur. J'appréhende qu'il faille
Aller à lui : s'il corne, c'est bataille. »
— Bataille à nous ! dit Ganelon ; propos
Que, d'autre bouche, on nommeroit mensonge !
Propos de vieux ! Roland est sans repos :
La paix est faite ; or il faut bien qu'il songe
A vénerie, au gibier d'alentour,
Et pour un lièvre il corne tout un jour.
Marchons ! marchons ! loin est la douce France.
Du Grand Pays nous avons tous souffrance. »

Ainsi parla Ganelon. Mais le cor
Long et plaintif pousse un râle de mort.
Le preux Roland, par un suprême effort,
Embouche et souffle, au point que de ses lèvres

Le sang jaillit; les veines de son front
Ont éclaté : « Point ne s'agit de lièvres,
Dit Charles, mais de bataille et d'affront. »
Et le duc Nayme : « Oh ! que ce cor est grave !
Oui, c'est bataille, oui, c'est l'appel du brave.
Et, sur mon âme ! un traître l'a vendu :
Celui qui craint qu'on ne l'ait entendu.
Retournez donc ; éclairez ce mystère.
Adoubez-vous; criez Monjoie et Dieu,
Et secourez votre noble neveu !
Vous entendez si Roland désespère !

» — Halte ! dit Charle, et retour sur nos pas ! »
Des palefrois les Francs sautent à bas ;
Vêtent haubert, casque, solide épée.
Leur longue file est bientôt équipée
De boucliers aux reflets sans pareils,
De gonfanons blancs et bleus et vermeils.
Sur destriers que le fer éperonne,
Par les détroits ils vont, d'un train vaillant,
Disant entre eux : « Ah ! si le ciel nous donne
D'en être encore, à côté de Roland,
Nous frapperons comme lui ! » Noble élan !
Mais, ô malheur ! il est trop tard !

L'aurore

Chasse la nuit. Toute armure se dore.
Heaumes, hauberts s'allument de rayons.
Les écus peints de fleurs, les gonfanons,
Tout, au soleil, flamboie et réverbère.

Notre Empereur chevauche avec colère ;
Et tous les Francs , dolents et soucieux ,
Sentent les pleurs se presser dans leurs yeux.
Tous pour Roland sont en grandes alarmes.

Mais Ganelon , frappé de dignes armes ,
Est mis aux mains de Bègue , maître queux :
« Garde-le bien , dit Charles ; c'est un traître ! »
Et le félon , sur cet ordre du maître ,
A cent valets de cuisine est livré.
Poings et bâtons l'ont tôt déshonoré.
Poil après poil , leur main maligne arrache ,
Le honnissant , sa barbe et sa moustache ;
Puis , l'enchaînant par le cou , comme un ours ,
Pour l'avilir sous la dernière tache ,
Sur un baudet on le charge à rebours.

Hauts sont les pics , profondes les vallées ;
Les gaves gros de roches écroulées.
Le clairon sonne en arrière , en avant ,
Écho lointain des voix de l'olifant.
Charles chevauche avec emportement ,
Barbe dehors , sur sa cotté de maille (1) ;
Tous les François ont l'air triste et dolent :
Chacun en soi prie à Dieu pour Roland ,
Qu'il puisse encor le trouver en bataille ,
Et près de lui défendre l'étendard.

(1) Signe de résolution extrême , de guerre à mort ; point de quartier.

Vaine prière, hélas !... Il est trop tard !...

S'il est atteint, lui, Roland, le rempart,
D'en réchapper nulle âme n'est certaine.
Mais non : de preux il a sa soixantaine,
Et de quels preux ! ni roi, ni capitaine
N'eurent jamais plus valeureuse part !...

Roland regarde en haut vers les montagnes,
Roland regarde en bas sur les campagnes,
Ne voit partout que François expirants !
En brave, il prie à Dieu pour les mourants :
« Seigneurs barons, Dieu reçoive vos âmes,
Lui, qui ne trompe, en son saint paradis,
Et les repose, exemptes de tous blâmes,
Parmi les fleurs de ses jardins bénis !
Meilleurs que vous aux grands exploits de guerre
Je ne vis onc ; et vous voilà par terre !
C'est par ma faute, ô malheureux amis !
Est-ce donc là ce qui vous fut promis !
Pays si doux, ô France, quelle épreuve !
De tes vaillants, France, te voilà veuve !...
Ah ! si le fer m'envie un prompt trépas,
A mon chagrin je ne survivrai pas....
Olivier, frère, allons ! qu'elle s'abreuve
Ma Durandal encor dans les combats ! »

Le preux Roland rentre dans la mêlée,
Et Durandal s'est bientôt signalée :

Faudron de Pin , tranché tout vif en deux ,
Comme un fruit mûr, sous le coup vient s'abattre ,
Et non pas seul ; il en tombe vingt-quatre ,
Des mieux prisés et des plus valeureux .
Comme , à l'aspect d'un chien de noble race ,
Le cerf débuche et s'enfuit dans l'espace ,
Tels les payens , au retour de Roland ,
Font large place à son gonfanon blanc .
Turpin lui dit : « Je reconnois un brave !
Ainsi besogne un noble chevalier ,
Ayant bonne arme et vaillant destrier :
Dans le combat doit briser toute entrave .
Soldat couard ne vaut pas un denier ;
Doit aller moine au cloître d'un moûtier ,
Et prier Dieu que de coulpe il nous lave .
— Oui , dit Roland ; ferme ! point de quartier ! »
De vrais lions les Francs ont le courage ;
Mais néanmoins éprouvent grand dommage .

Voici Marsille : il arrive en guerrier ;
Pique des deux Gagnon , son noir coursier ,
Et jette à bas , d'une atteinte profonde ,
Beuve , seigneur de Beaune et de Dijon ,
Yvoire ensuite et son parent Yvon ,
Et , sur eux trois , Gérard de Rôussillon :
« Dieu , dit Roland , te perde et te confonde ,
Toi , qui m'occis maint et maint compagnon !
Tu me contrains à chercher qui réponde ,
Et mon épée à t'apprendre son nom . »

Et d'un revers qu'il détache au félon
Il fait tomber glaive et poignet ensemble.
Le fils du prince était là, Jurfaleux ;
Roland saisit ses longs et blonds cheveux.
A cet aspect, pas un cœur qui ne tremble
Chez les payens : « Mahomet , au secours !
Vous tous , nos dieux , vengez-nous de la France !
Elle a vomi contre nous une engeance
Qui , vive ou morte , ici tiendra toujours !....
Eh bien ! fuyons !... » Ces mots gagnent , s'étendent.
« Sauve qui peut !.... » Cent mille se débandent.
Les rappeler , le peut bien qui voudra ,
Mais à l'appel pas un ne reviendra.

Marsille a fui ; mais reste Marganice ,
Son oncle , avec les noirs Éthiopiens ,
Nez large et plat , oreille en appendice ,
Cinquante mille , insultant aux chrétiens.
« Ah ! dit Roland , voilà qui nous achève !
Sauvons l'honneur de France ! haut le glaive !
Félon qui sent foiblir ici son cœur !
Certes , chacun a sa lame fourbie :
Qu'il ne l'épargne et vende cher sa vie !
Charles , voyant , pour un seul défenseur ,
Quinze payens morts en sa compagnie ,
Nous bénira du nom d'hommes d'honneur ! »

Lorsque Roland , sur la lugubre place ,
Ne voit partout que la maudite race

66

Noire comme encre et qui n'a que les dents
Et les noyaux de ses yeux qui soient blancs :
« Tout me l'assure en moi , l'heure est venue ,
Dit-il ! François , en avant ! meurs ou tue !
— Honte aux fuyards , crie ensemble Olivier ! »
Et tout soldat devient rude guerrier.

Mais les payens , voyant décliner France ,
Clament , avec un surcroît d'insolence :
« Charle est vaincu ! redoublons nos efforts ! »
Piquant des deux , le traître Marganice ,
Près d'Olivier , par derrière , se glisse ,
Et d'un épieu lui transperce le corps :
« Et nous aussi , dit-il , nous sommes forts !
Rien que sur vous j'ai vengé tous nos morts ! »

Se sentant mal , mais levant Hauteclaire ,
Olivier frappe au front son adversaire ,
Lui fend cimier et casque et diamants ,
Crâne et cervelle et muflle jusqu'aux dents.
« Tiens , dit-il , va , maudit ! Dame ou sultane ,
Cygne ou corbeau , chrétienne ou musulmane
Ne t'entendra célébrer ta vertu ,
Ni te vanter de m'avoir abattu ! »

Olivier sent la mort prendre sa proie ;
Il veut user de son reste de jour :
Dans la mêlée il abat , tranche , broie ,
Pieds , têtes , poings , cottes d'acier , de soie ,

Hommes, chevaux, fer et chair tour à tour.
Son bras terrible au hasard se déploie.
Qui l'auroit vu connoîtroit un vaillant.
Dernier effort, il entonne Monjoie ;
Dernier bonheur, il appelle Roland !

Roland regarde ; il voit pâle et livide
Son compagnon, et de sang presque vide.
Il court, il va lui porter aide, appui ;
Quand Hauteclair, ô Dieu ! tombe sur lui,
Ouvre son heaume et met sa tête nue ;
Car Olivier, qui saigne et perd la vue,
Frappe au hasard. Roland, avec douceur :
« C'est moi, dit-il, votre ami le meilleur.
Cher Olivier, nous combattons ensemble ;
Vous ne m'avez défié, ce me semble ! »
— Roland ! c'est vous ! dit Olivier tout bas.
.... Je vous entends, mais je ne vous vois pas.
Ami ! pardon !... Dieu vous gard' !... la blessure....
— Vous ne m'avez blessé, ni fait injure.
— Moi, je me meurs ! cher compagnon, adieu !...
— Ah ! dit Roland, tout pardon, devant Dieu ! »
Les deux amis l'un ~~vers~~ l'autre se penchent :
Embrassement suprême et solennel !
Chez Olivier, sang et larmes s'étanchent....
Le brave dort du repos éternel !

De son ami gisant sur la bruyère,
Roland ne peut détacher son regard.

Il le retient d'une étreinte dernière ;
Il lui rappelle , avec pleurs et prière ,
Tant de hauts faits auxquels ils prirent part ,
Leur amitié, toujours , toujours entière :
« Cher Olivier, tu n'eus jamais nul tort
A mon endroit ; moi , nul au tien , j'espère !
Brave sans pair , après ta triste mort ,
Ce m'est un deuil pesant de vivre encor ! »
Onc ne se vit angoisie tant amère ,
Si , qu'il se pâme , et les étriers d'or
Sur Veillantif , seuls , le tiennent encor.

Ah ! c'est alors que fortune est sévère !
Lorsque Roland vient à rouvrir les yeux ,
Voit les François tous morts , excepté deux ,
Gautier de Luz et Turpin , qui chancellent ,
Cherchent Roland , et , tout navrés , l'appellent.
Roland s'anime et s'encourt à leurs voix.
Et les payens : « Oh ! les terribles hommes !
Frappons encore , ou fainéants nous sommes ;
Ne laissons pas la victoire à ces trois ! »
Et , non de près , à distances très-sûres ,
Lancent sur eux dards , épieux , flèches dures.
Gautier périt. Turpin est découvert
De bouclier , de casque et de haubert ,
Son cheval mort ; lui-même a cinq blessures ,
Une à la tête , et quatre épieux au corps ,
Et néanmoins , ce fort entre les forts
Tient à la main sa bonne épée , Almace ,

Et garde au cœur toute sa fière audace ;
Il se relève en pied , cherche Roland ,
Le joint et dit : « Je tiens encor ma place ;
Un bon soldat n'est jamais pris vivant ! »

Roland se bat ; mais tout son corps tressue ;
D'avoir corné , sa tempe en est rompue ;
Ce néanmoins embouche l'olifant ;
Mais quel son foible et triste qu'il en tire !
Un dernier son ! Charle écoute et l'entend :
« Malheur à nous ! Mon neveu , mon enfant ,
Ne sera plus ! Ce son de cor expire !
Sonnez , clairons ! En avant ! en avant ! »

Les voix d'airain ébranlent la montagne ,
Soixante mille à la fois. La terreur
Prend les payens : « C'est lui , c'est l'Empereur !
Entendez-vous ? Tout son ost l'accompagne !
Si Roland vit , c'est fait de notre Espagne !
Si Charles vient , comment fuir sa fureur ?
A l'envahie ! accablons ce sonneur
D'épieux , de traits , tant , que la mort le gagne ! »

Épieux et traits , lances , flèches et dards
Sur le héros pleuvent de toutes parts ,
Dans son écu leurs pointes sont empreintes ,
Son heaume ouvert , son haubert démaillé.
Lui-même encor n'en sent point les atteintes ;
Mais Veillantif tombe , de sang souillé.

Jugeant le preux mort sous leur félonie,
Devers l'Espagne alors les Sarrasins
Prennent la fuite, en lâches assassins :
A Roncevaux, leur besogne est finie.

Le camp payen galope dispersé.
A pied, Roland, ne pouvant les poursuivre,
A l'archevêque accourt et le délivre
Des nœuds étroits de son heaume percé,
De son haubert, avec soin délacé ;
Tâche d'unir chaque béante plaie ;
Puis, l'embrassant contre son triste cœur,
Sur le gazon, à l'abri d'une haie,
Le pose, et dit, avec grande douceur :
« Noble prélat, laisserons-nous nos frères,
Tous abattus d'atteintes meurtrières ?
Ces braves pairs, que tant nous chérissions !
Je veux chercher leurs corps dans les bruyères
Et les offrir à vos saintes prières.
— Faites, mon fils ; que nous les bénissions !
Allez ! car, Dieu merci, le champ est nôtre. »

Au val, au mont, seul donc s'en va Roland,
Revient chargé d'un corps pâle et sanglant,
Et le dépose aux genoux de l'apôtre,
Qui les absout et bénit en pleurant :
« Mal fortunés seigneurs, le ciel soit vôtre !
La mort bientôt nous aura réunis !
Plus ne verrai Charles, ni mon pays ! »

Les trouva tous Roland, l'un après l'autre,
Gézer, Gérin, Bérenger, Anséis,
Othon, Gérard, Sanche, tous ses amis.

Il en manque un, le plus cher, le plus tendre.
Roland s'en va, cherche, trouve Olivier;
Sur un pavois il a soin de l'étendre,
Et près du juste avec lui se vient rendre :
« Cher compagnon, dit Roland, Olivier !
O noble fils du vaillant duc Régnier,
Pour rompre lance, abattre bouclier,
L'injuste orgueil à terre humilier,
Donner conseil de sage et de guerrier,
Terre jamais n'eut meilleur chevalier ! »

Et le serrant d'une étreinte dernière
Contre son sein, Roland, navré de cœur,
Pleure, pâlit, et, de sa grand' douleur
Évanoui, tombe sur la poussière.
Turpin le voit, et s'écrie : « O malheur ! »

En Roncevaux, il est une eau courante :
Turpin saisit l'olifant et s'en va
Pour y puiser une aide bienfaisante :
Ses pas sont lourds, sa marche chancelante ;
Il a perdu tant de son sang déjà !...
Vient l'agonie et dernière tourmente :
La face à terre, il tombe, et reste là !...

Roland s'éveille, et se lève et regarde,
Cherche les siens, en amont, en aval,
Les voit gisants sur le terrain fatal
Et le prélat, qui semble à l'avant-garde.
Joignant vers Dieu ses mains avec effort,
Le preux Roland dit son confiteor,
Et prie afin que la grâce accompagne
Turpin, le bon soldat de Charlemagne,
Qui, par exploits de guerre et beaux sermons,
Mata toujours Sarrasins et démons.

Le preux Roland voit l'archevêque à terre,
Le ventre ouvert, les entrailles dehors,
Et la cervelle écachée. Une pierre
Est ce qu'il peut lui donner de supports.
Sur la poitrine, ainsi qu'aux bons dimanches,
Il pose en croix les deux belles mains blanches,
Et puis commence à gémir sur son corps.
De leur pays c'est un antique usage,
Et de son cœur c'est aussi le langage :
« Vrai chevalier, brave de noble sang,
Sois accueilli par le Dieu tout-puissant !
Nul pour sa loi ne sentit plus de flammes ;
Depuis le temps des Apôtres, jamais
Nul n'y plia plus doucement les âmes,
Ne la soutint de plus valeureux faits :
Sois bienheureux dans l'éternelle paix ! »

Roland sent bien que mort à soi l'appelle.

Des deux côtés s'écoule sa cervelle.
Pour ses amis il fait prière au ciel ,
Et pour lui-même à l'ange Gabriel.
Prend d'une main olifant , le fidèle ,
De l'autre main Durandal , bonne et belle ,
Et , chancelant , s'éloigne de ce lieu ,
Pour dire au reste un éternel adieu.

D'aller bien loin , hélas ! il n'a puissance.
Ce qu'il voudroit , c'est un point découvert ,
A voir l'Espagne , en mourant pour la France.
Il y parvient , gravit une éminence ,
Tombe , et se pâme , en un champ de blé vert.

Hauts sont les pics , sombre et noir le grand arbre ,
Luisants et durs quatre perrons de marbre.
Contrefaisant le mort , de morts couvert ,
Souillé de sang , un Sarrasin l'épie ,
Et le voyant tombé , court à grands pas :
« A mort Roland ! neveu de Charle , à bas !
Victoire ! à moi son épée et sa vie !
L'âme aux enfers , le glaive en Arabie ! »
Et le payen veut tirer Durandal.

Le preux Roland , quoiqu'il soit au plus mal ,
Sent une main qui le touche et qui tremble :
« Tu n'es pas un des nôtres , ce me semble ? »
Dit-il. C'est tout ; et de son olifant ,
Qu'il tient toujours , enfondre au mécréant

Et casque et crâne , y mêle la cervelle ,
Et fait jaillir l'une et l'autre prunelle.
« Vilain , dit-il , porter la main sur moi !
C'est bien osé , par le ciel !.... Mais je croi ,
Pauvre olifant , que je t'ai fait fêlure :
Tu perds , du coup , et perles et dorure. »

Roland foiblit ; un voile est sur ses yeux ;
Tout son sang coule et son visage est pâle.
Il s'évertue , avant le dernier rôle ;
Un soin lui reste , un soin triste et pieux.
Tout dépité de sa male fortune ,
Sur le premier perron , de pierre brune ,
Il fiert dix coups de son glaive , à pleins bras :
Le noble acier grince et ne se rompt pas.
« Ah ! sainte Vierge ! en aide à ma misère !
Arme inutile , hélas ! mais toujours chère ,
Ma Durandal , forte , pour ton malheur !
En maint pays par toi fut reconnue
La loi de Charle , à la barbe chenue ;
Ne t'ait jamais homme serf de la peur !
Le preux de qui tu servis la valeur
Aimoit la France , où liberté prend fleur. »

Il frappe alors au perron de sardoine :
Le brave acier grince et ne se rompt pas ;
Il n'en déchet le poids d'un grain d'avoine.
Aussi Roland de s'écrier : « Hélas !
Ma Durandal , mon invincible épée ,

Qui rejaillis vers ce soleil brillant,
Tu luis toujours et claire et bien trempée !
En Maurienne , à moi , Dieu le voulant ,
Tu fus donnée un jour par Charlemagne ,
Et c'est par toi , valeureuse compagne ,
Que j'ai soumis Normandie et Bretagne ,
Le Poitou , Maine , Aquitaine , Romagne ,
Flandre , Bavière , Austrasie , Allemagne ,
Constantinople au sud , et , vers le nord ,
Saxe , Angleterre , Islande . Fier et fort
Tu m'as connu , Durandal , juste et bave ,
Et d'un payen tu deviendrais l'esclave !
Plutôt périr , très-sainte Durandal ;
France en aura moins de honte et de mal . »

Il frappe alors sur une pierre bise ,
En fait voler de merveilleux éclats (1) ;
La roche seule et non l'acier se brise :
Il reste droit , grince et ne se rompt pas .
Le preux Roland renonce à l'entreprise :
« Belle , dit-il , et sainte Durandal ,
Jamais , du moins , ne sers à couardise !
Ta garde d'or vaut mieux que ce métal ;
C'est une châsse , un sacré reliquaire ;
Elle contient une dent de saint Pierre ,
Du sang des saints Basile et saint Denis ,

(1) La tradition a transféré cette légende au Marboré de Gavarnie , où
l'on se montre encore la *brèche de Roland* .

Et de la Vierge un des cheveux bénis.
Tu ne sers pas, on te sert, noble lame;
Un chrétien seul doit te vouer son âme. »

Parlant ainsi, du haut du front, Roland
Sent jusqu'au cœur la mort qui l'entreprend.
Sur l'herbe verte il se couche et s'étend,
Sous lui l'épée et son cher olifant,
La face au sol, sous un pin qui s'incline,
Le front tourné vers la gent sarrasine,
Afin que Charle, avec les Franks, devine
Qu'il meurt vainqueur et toujours conquérant.
De sa main droite il frappe sa poitrine,
Et prie à Dieu, confès et repentant.

Tout est fini. Passent dans sa mémoire
Tant de combats combattus avec gloire !
Tant de guerriers, de compagnons, d'amis,
Même parfois de braves ennemis !
Le parentage et la tant douce France
(Il en soupire et pleure en souvenance);
Et Charlemagne, oncle, Empereur chéri,
Qui, comme un fils, en père l'a nourri !
Finalement sur lui vient sa pensée,
Pour être au ciel aussitôt élancée ;
Au ciel qui va la reprendre : « Mon Dieu,
Toi, si fidèle en tout temps, en tout lieu,
Toi qui des morts as rappelé Lazare,
Et Daniel de la dent des lions,

Sauve mon âme ! abolis et répare
Et mes péchés et mes omissions ! »
Ainsi parlant, sa tête pardonnée
S'est sur un bras mollement inclinée.
De la main droite il offre à Dieu son gant ;
Saint Gabriel pour le prendre descend.
A jointes mains prie et s'en va Roland.
Du même gré de Dieu, qui les envoie,
Viennent des saints, des chérubins bénis,
Et saint Michel du Péril, qui convoie
L'âme du comte, au ciel, en paradis !

IV

LES FUNÉRAILLES

Roland est mort , et devant Dieu son âme.

Charles chevauche où l'honneur le réclame.
Il rentre au val , au val de Roncevaux.
Francs et payens y gisent par monceaux.
A chaque pas il franchit un cadavre.
Partout des morts , des débris et du sang.
A cet aspect qui courrouce et qui navre ,
Charles s'écrie : « O beau neveu Roland ,
Où donc es-tu ? Vous , Olivier , son frère ,
Et vous , Turpin , archevêque vaillant ?
Et vous , unis d'une amitié si chère ,
Ivore , Ivon ! Le gascon Angelier ,
Othe , Anséis , si brave chevalier ,
Gérard , de longue et brillante carrière ?

Mes douze pairs , trop laissés en arrière ! »
Las ! à quoi bon ? Pleurs et cris superflus !
A son appel ils ne répondent plus !

Claire est la nuit et la lune luisante.
Charles est couché , mais son cœur est dolent :
Tant de martyrs , Olivier et Roland ,
Lui sont de deuil une charge pesante.
En Roncevaux a laissé tant de morts !
Veut se tenir , mais , malgré ses efforts ,
Il pleure et prie et s'agite et tourmente.
D'accablement , il succombe au sommeil.
Sur le gazon , partout de sang vermeil ,
Francs et coursiers dorment parmi la plaine.
Pas un cheval qui se tienne sur pié :
Tous , sur le flanc , broutent l'herbe prochaine ;
Car à la faim , au travail , à la peine
L'ost , jusque-là , n'était fait qu'à moitié.

Charles sommeille , et l'ennui qui le ronge
N'a pas de trêve , aggravé par un songe.
Son ange , à lui , l'archange Gabriel ,
A son chevet , par ordre de Dieu même ,
Toute la nuit , lui présente l'emblème
Des durs combats que veut encor le ciel.
Charles croit voir , au profond des nuages ,
Tonnerre et vents , grêle aux rigides coups ,
Tourbillons noirs , impétueux orages ,
Flammes et feux en merveilleux courroux.

Soudainement, tout pleut sur son armée :
Ardent de feux lances et boucliers ,
Le fût se rompt aux épieux meurtriers ,
Grêle fracasse et casques et cimiers.
En grand' douleur il voit ses chevaliers.
Ours , léopards s'élancent par milliers.
Guivres , serpents , dragons , monstres étranges ,
Et des griffons , plus de mille phalanges.
Des François tous vont assaillant les jours ;
Et les François : « Charlemagne , au secours ! »
Et Charles , dont tout le cœur les exauce ,
Veut y courir ; mais un lion féroce ,
Énorme , altier , sort du bois à grands pas .
Charle et lion se prennent bras à bras :
Lequel des deux jettera l'autre à bas ?

Charles pénètre en Roncevaux. Ses larmes
Coulent plus fort. A ses compagnons d'armes
Il dit : « Seigneurs , ralentissez un peu ,
Qu'en avant , seul , je cherche mon neveu !
Je me souviens , souvenance cruelle ,
Qu'un jour , dans Aix , jour de fête annuelle ,
Mes vaillants preux discouroient de leurs faits .
De leurs combats , tant dignes de louange ,
Et que Roland dit ces mots : « Si jamais
» La mort me frappe en un pays étrange ,
» C'est en avant qu'on trouvera mon corps ,
» Le front tourné vers la terre ennemie ;
» Car en vainqueur je veux finir ma vie

» Et conquêter jusqu'aux derniers efforts. »
Tant il avoit bravoure et prud'homie ! »
Charles va donc et chevauche en avant,
Gravit un pic, en quête de Roland.
Là, du vallon voit les herbes souillées,
Du sang des siens les fleurs envermeillées ;
Tant de barons gisent parmi ce champ !
Tout éploré, Charle arrive aux deux arbres :
Il reconnoît aux brisures des marbres
De Durandal le désolé tranchant.
Puis voit gésir son neveu !.... Pied à terre
S'élance, court, le soulève, le serre,
Et sur le corps se pâme agonisant....

De pamoison l'Empereur se réveille.
Les deux Anjou, le duc Nayme, Ascelin,
L'ont secouru, redressé sous un pin,
Mais combien triste ! et ce n'est pas merveille !
Tient l'œil en terre, et là, mort, étendu,
Voit son neveu ! De douleur éperdu,
Se plaint ainsi que son deuil lui conseille :

« Ami Roland, Dieu t'ait en sa merci !
Onc ne s'est vu, ni près ni loin d'ici,
Tel chevalier pour assembler batailles
Et les gagner. O douloureuse fin !
Roland n'est plus ! mon heur choit en déclin,
Et mon triomphe en tristes funérailles ! »

Charle, accablé, tomberoit derechef ;

Quatre barons le gardent de méchef ,
Le soutenant d'une main vigilante ;
Mais lui toujours gémit et se lamente ,
D'une fidèle amour. Il voit Roland ,
Le corps entier, mais froid , pâle et sanglant ,
Les yeux tournés et remplis de ténèbres ;
Ainsi le plaint , en paroles funèbres :
« Ami Roland, Dieu , de ses douces mains ,
Mette ton âme avec celles des saints ,
Parmi les fleurs du paradis de gloire !
Comme en Espagne, hélas ! à ton malheur
Tu vins ! Pour moi jamais de jour sans pleur !
Ah ! que sont loin ma force et ma victoire !
J'ai des parents, mais nul de ta valeur.
Non , sous le ciel ! plus d'ami pour mon cœur.
Qui soutiendra mon sceptre et ma mémoire ? »
Et l'Empereur s'arrache les cheveux ,
Son désespoir navre cent mille peux !

« Ami Roland , je vais rentrer en France.
Quand nous serons dans ma ville de Laon ,
Les gens viendront de lointaine distance :
« Le capitaine, où donc est-il ? Roland ? »
Je leur dirai qu'il est mort en Espagne !
Ah ! mon royaume est triste désormais.
Plus un seul jour que le deuil n'accompagne !
Plus une nuit sans larmes, non, jamais !

» Ami Roland , brave jeunesse, et belle,
Quand je serai dans Aix , à ma chapelle ,

Les gens viendront de maints pays lointains
M'interroger, me demander nouvelles ;
A tous, hélas ! je les dirai cruelles :
Roland n'est plus , dont les vaillantes mains
M'ont tant conquis de fiefs et de terrains !
Mais, Roland mort , plus de bras qui gouverne !
Hongrois , Saxons, Romagnols, Polonois ,
Et ceux d'Afrique et ceux de Califerne,
Se vont montrer rebelles désormais ,
Et Bulgarie et tous ceux de Palerme.
Qui lancera d'un exemple aussi ferme
Mes escadrons ? Ah ! France , il faut périr ,
A tout le moins orpheline souffrir.....
J'ai si grand deuil que je voudrois mourir ! »
Disant ces mots , Charlemagne s'arrache ,
De désespoir, les cheveux , la moustache.
Cent mille preux se sentent défaillir.

« Ami Roland , que merci Dieu te fasse ,
Et soit ton âme en son saint paradis !
Qui t'a tué navra tout ton pays.
Veuille , ô Jésus ! qu'avant que je repasse
Les défilés , l'âme, quittant mon corps ,
Suive ses sœurs au séjour de la grâce ,
Et qu'on m'enterre auprès de mes chers morts ! »
Ainsi disant , tord sa barbe chenue
Et fond en pleurs. Le vieux duc Nayme , alors :
« Ah ! Charles sent grande déconvenue ! »

Domptant son deuil , Charles fait mettre enfin

A part Roland, Olivier et Turpin.
Sous son regard, qui de larmes se noie,
Les fait ouvrir, cueillir le cœur vaillant,
L'ensevelir dans un fin drap de soie,
Et déposer en de beau marbre blanc.
On vient ensuite aux corps saints : on les lave,
En grand honneur, de vin et de piment ;
Un cuir de cerf embaume chaque brave,
Et sur trois chars on les met doucement.
A quatre preux la conduite est remise :
Ce sont Thibaut et le comte Milon,
Et Gébuin et le marquis Othon.

Bientôt après, Saragosse est conquise.
Marsille meurt, maudissant sa feintise.

La nuit s'éloigne et se dérobe au jour.
De Saragosse on clôt les citadelles ;
Mille barons les garderont fidèles.
L'ost, à cheval, se dispose au retour.
Vient avec eux la reine Bramidone :
C'est pour son bien que Charle ainsi l'ordonne.
En force et joie on a passé Narbonne.
Voici Bordeaux, la cité de valeur.
Saint-Severin, sur son autel d'honneur,
Reçoit, plein d'or, l'olifant tant sonore :
Les pèlerins l'y vénèrent encore.

Les mariniers dressent les grandes nef.
Jusques à Blaye on descend la Gironde.

Là , Saint-Romain , dans sa erylpte profonde ,
Garde les corps des héroïques chefs ,
Le preux Roland , Olivier , son fidèle ,
Et le prélat , sage et brave baron .
Tous les François consacrent la chapelle
Au Dieu d'honneur , à son glorieux nom .

Charle est à peine aux murs d'Aix , la plus belle
De ses cités ; en la salle , au palais ,
Voici venir Aude , la demoiselle ,
La voix tremblante et le trouble en ses traits :
« Sire , où donc est Roland , le capitaine ,
Qui m'a promis mariage , à la paix ? »
Charles , grevé d'une cruelle peine ,
Soupire : « Hélas ! ma sœur , ma chère enfant ,
La mort répond seule au nom de Roland !
Mais je saurai te donner bon échange ,
Louis , mon fils ; pourrois-je mieux offrir ? »
Aude répond : « Ce discours n'est étrange !
Dieu m'est témoin : il n'est saint , il n'est ange
Qui , Roland mort , m'empêche de mourir . »
Ainsi disant , elle blêmit , se pâme ,
Tombe et n'est plus . Dieu veuille avoir son âme !
De ses beaux jours pour renouer la trame ,
Il n'est François qui ne voulût périr .

Ainsi mourut Aude l'infortunée ,
De grand amour . Charles ne voudroit pas
Croire à sa mort ; il la prend dans ses bras ,

La soulevant de terre; mais, hélas !
La tête choit sur l'épaule, inclinée.
Aude a bien fui de la vie au trépas !
Donc l'Empereur mande quatre comtesses,
Pour la porter, avec pleurs et tristesses,
En un moutier de pieuses nonnains.
Là, d'elles fut la belle Aude veillée
Toute la nuit, jusqu'au jour, que leurs mains
Mirent en paix la vierge ensommeillée,
Près d'un autel, dans la terre des saints.

Alors aussi, pour subir sa sentence,
Devant le Roi comparut Ganelon,
Frais et gaillard, plein encor de jouvence ;
S'il fût loyal, ressembloit un baron.
Voit, pour juger, les François tous ensemble,
Et ses parents, trente, son seul appui ;
Ce néanmoins, ne croyez pas qu'il tremble !
Tel en Espagne il fut, tel aujourd'hui.
Sa voix ne craint aucune voix rivale :
« Pour l'amour Dieu, seigneurs, entendez-moi :
Je fus en ost avec le seigneur Roi ;
Je le servois d'amour bonne et féale.
De mal talent son neveu m'honora,
Et, dans son cœur, me jetant à la fosse,
Me fit charger d'aller à Saragosse ;
De ce péril mon savoir me tira.
Je défiai Roland, les pairs de France,
L'entendant Charle et tous, sans oublier

L'autre Roland, le fidèle Olivier :
J'ai pu sur eux accomplir ma vengeance ;
Mais loin de moi félones trahisons ! »
Et les François : « Nous nous conseillerons. »

Gane et les siens ne sont pas sans alarmes.
Il en est un surtout, c'est Pinabel,
Qui de Sorrence occupe le castel ;
Bien sait parler et défendre ses armes.
Ganes l'implore, en ce danger mortel :
« En vous, ami, lui dit-il, je me fie :
Du jugement le grand jour est venu ;
Défendez-moi de mort et calomnie ! »
Et Pinabel : « Vous serez défendu.
Il n'est François ici qui se présente,
Vous condamnant à la mort des vilains,
Qu'en un champ clos ma lame ne démente
Et ne contraigne à vous tendre les mains. »
De Ganelon le courage s'augmente.

Devant le Roi Pinabel est venu,
Grand, vigoureux, alerte et plein d'audace.
Celui qu'il frappe est pour mort bien tenu :
« Sire, dit-il, ordonnez que l'on fasse
En votre plaid moins de bruit ; car voici
L'accusateur qui nous charge, Thierry.
Je le déments ; que le combat s'engage ! »
Disant ces mots, il laisse au Roi pour gage
Son gant de cerf. « Donnez valable ôtage, »

Dit l'Empereur. S'offrent trente parents.

« C'est bien, dit Charle; à vous d'être garants. »

Quand voit Thierry que le combat s'apprête,
Il vient aussi présenter son gant droit.
Des répondants le pleigent, sur leur tête;
Et Charles fait placer en bon endroit
Les quatre bancs d'usage. La requête
Est déclarée en forme. C'est Oger
De Danemark qui tout haut le proclame.
Chacun attend son cheval et sa lame,
Croît à sa cause et brave le danger.

Pour le duel c'est une noble paire.
Les voilà bien confès, absous, bénis,
Du corps de Christ en eux-mêmes munis;
Font aux moutiers une offrande exemplaire,
Et devant Charle encor sont réunis :
Éperons d'or, hauberts blancs et solides,
Heaumes luisants et forts leur sont donnés;
Pendent au cou leurs écus blasonnés;
L'épée au flanc, les épieux homicides
Au poing, ils sont sur leurs coursiers rapides.
Cent mille cœurs, pour Roland inclinés,
Suivent Thierry, dans des regards humides;
Dieu sait les jours à la mort condamnés !

Sous les murs d'Aix est une ample prairie.
Là, le champ clos s'ouvre pour les barons.

Tous deux sont preux, de grand' chevalerie,
Ont bons chevaux et vaillants éperons.
Dur est le choc : les pavois en éclatent ;
Sont les hauberts déchirés et rompus ;
Selles dessous ; coursiers presque s'abattent.
En vont pleurer cent mille hommes et plus.

Mais les voilà sur pied ; droits, en bataille.
Pinabel est fort, alerte et dispos.
L'un cherche l'autre. Ils n'ont plus de chevaux.
Se vont donnant, et d'estoc et de taille,
Des coups à fendre et le heaume et les os.
Chaque François craint tout bas, tout haut parle :
« Dieu, témoignez pour le bon droit de Charle ! »

« Thierry, rends-toi, dit enfin Pinabel.
De biens, de cœur, je te ferai largesse.
Pour Ganelon obtiens bonne promesse !
— Non, dit Thierry. Je soutiens mon cartel.
Félon celui qui déserte sa cause !
Dieu fasse droit ! sur lui je me repose.

» Rends-toi plutôt, ô brave Pinabel !
Beau, brave et fort ; on te connoît pour tel.
Rends-toi ! j'obtiens ta paix de Charlemagne,
Et Ganelon paîra seul la campagne. »
Mais Pinabel : « Ne plaise au Seigneur Dieu !
Je défendrai mon parent. Fer ni feu
Ne me feront commettre félonie ;

Point n'en sera ma mémoire honnie ! »
Adonc , nouvel assaut : des heaumes clairs
Jusques au ciel jaillissent les éclairs.
De séparer tant de rage et d'outrance,
La seule mort en aura la puissance.

Il est moult preux Pinabel de Sorrence !
Thierry bénit son heaume de Provence ,
Dont l'étincelle alluma le pré vert.
Ce néanmoins, au fer de l'adversaire
Sa droite joue offre un passage ouvert
Et son sang coule, et Thierry sent défaire
Du haut en bas les nœuds de son haubert.
Contre la mort c'est Dieu qui l'a couvert.

Mais, furieux d'être atteint au visage,
Thierry repart du plus lourd des fendants ,
Rompt heaume et crâne et cerveau, jusqu'aux dents ;
Pinabel tombe et , mort , dans son sang nage.
Et les François : « Miracle ! à l'avantage
De nos amis ! nos droits sont apparents :
A la potence et Gane et ses parents ! »

Thierry vainqueur, tout hommage on lui paye :
Viennent à lui quarante hommes de choix ,
Le vieux duc Nayme , Oger le preux danois ,
Geoffroy d'Angers et Guillaume de Blaye ;
Charle à leur tête. Il serre entre ses bras
Thierry ; lui-même assèche ses blessures

A tout le poil de ses riches fourrures,
Qu'il change ensuite et laisse choir à bas.
Au chevalier doucement on délie
Heaume et haubert. Sur mule d'Arabie
On le fait seoir ; on rentre à petits pas ,
En grand cortège et faisant chère lie.
Mais par Basbrun , le Viguiier, hauts et drus ,
Au bois maudit les trente sont pendus.
De tels félons soit l'engeance abolie ,
Et de leur sang les rejetons perdus !

Puis au conseil de nouveau l'on se range.
Y prennent part Bava-rois , Allemands ,
Et Poitevins et Bretons et Normands.
Jugent François que Gane par tourments
Doit expirer et par supplice étrange.
Donc on le lie à quatre fiers chevaux ,
Poussés chacun vers cavale fringante :
Craquent les nerfs , et la chair pantelante
Est déchirée en quatre affreux lambeaux.
Sur le pré vert la rosée est sanglante.
Ainsi le traître expia Roncevaux.
De l'imiter nul jamais ne se vante !

Telle vengeance a fini le procès.
Lors appelant les évêques françois ,
Ceux de Bavière avec ceux d'Allemagne :
« Seigneurs, dit Charle, il est venu d'Espagne
Noble captive, ici, dans mon palais.

A tant appris par sermons , par exemples ,
Qu'elle désire embrasser notre foi ,
Veut croire en Dieu , l'adorer dans ses temples ;
C'est Bramimonde ; elle est veuve d'un roi.
Voyez , seigneurs , à baptiser la dame ,
Si que le ciel , au grand jour , ait son âme.
— Sire , à ce vœu sommes tout résolu.
Il ne s'agit que d'avoir des marraines.
Point ne manquez de dames souveraines :
A vos bains d'Aix il en vient tant et plus. »
C'est là qu'on fit Bramimonde chrétienne ,
La baptisant du nom de Julienne.
Finit ses jours en grande sainteté.

Fin du récit que Théroulde a chanté.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

Ou à ÉPARGNES (Charente-Inférieure)

GRAMMAIRE GÉNÉRALE, particulière pour le latin et le français, déclarée *méthodique et utile* par l'ancien Conseil royal de l'Instruction publique; in-8°. 2^e »

ESSAI DE GRAMMAIRE UNIVERSELLE, ou HÉMI-PASIGRAPHIE, facilitant l'enseignement, même élémentaire, de toutes les langues. 1 50

LES FABLES DE BABRIUS, traduites du grec en vers français; in-12 1 »

LA BOTANIQUE POUR TOUS, série graduée des familles de plantes. 1 »

Pour paraître :

TRADUCTIONS en vers : de Job, Virgile, Pétrarque, Burns, Camoëns.

TRADUCTION en prose : de Papire Le Masson, *Description des Rivières de France*.

Œuvres originales :

FABLES.

CHANTS DE VILLAGE.

L'INTONATION enseignée par elle-même.

ÉTUDES SANTONES, biographies.

LEXIQUE SAINTONGEOIS.



